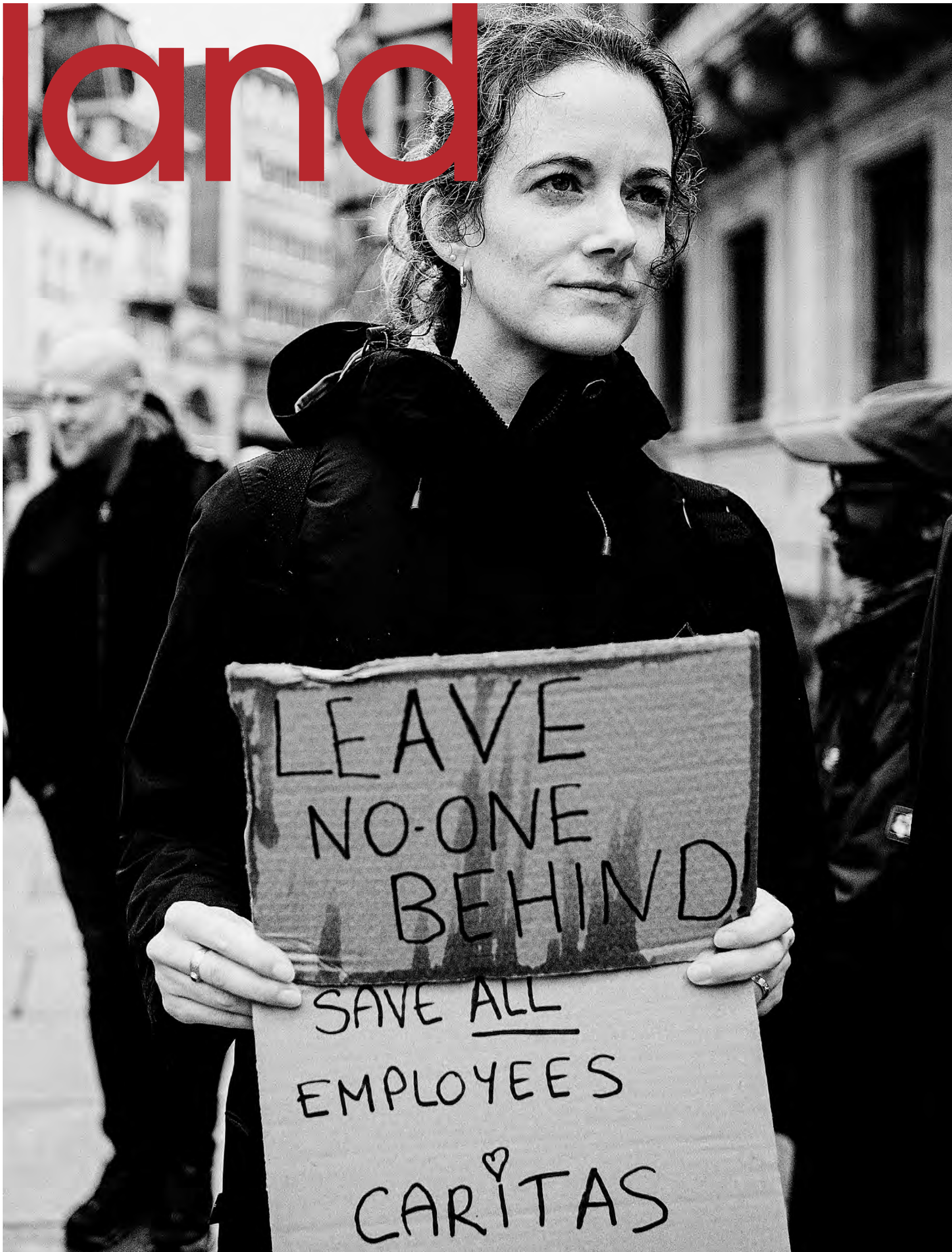




N°40 · 04.10.2024 · 71. Jahrgang Unabhängige Wochenzeitung für Politik, Wirtschaft und Kultur

POLITIK

« Dat wäert eng enorm Plus-Value ginn »
La saga de la Place de l'Étoile entre dans une nouvelle saison

Troll et influenceur
Jérôme Bloch, patron d'une boîte de comm', suscite le débat, de LinkedIn au bureau du Premier ministre

Die andere Baustelle
Vielleicht wird die Krankenversicherung am Ende wichtiger als die Renten

WIRTSCHAFT

„Frändeskreess vum Frieden“
324 Caritas-Beschäftigte sind zu Hut gewechselt. Deren Präsident erhob Vorwürfe gegen den Außenminister. Der Premier dankte seinen „Freunden“

FEUILLETON

Kaleidoskop
Seit siebzehn Jahren zeigt das CinÉast Filme aus Zentral- und Osteuropa. Der passionierte Festivaldirektor Radek Lipka gibt Einblick



Deeskalation?

IIII Peter Feist

„Wir brauchen Deeskalation“, sagte Außenminister Xavier Bettel den Radiosendern am Mittwochmorgen, nachdem der Iran am Abend zuvor 180 ballistische Raketen auf Israel abgefeuert hatte. Premier Luc Frieden erklärte im *RTL*-Fernsehen, würde „in Gaza und den Ländern rundherum“ nicht „der Fuß vom Gas genommen“, drohten „dramatische Konsequenzen“. Flüchtlinge in Richtung EU zum Beispiel.

Dass tatsächlich der Fuß vom Gas genommen wird, danach sieht es allerdings nicht aus. In den internationalen Medien sagen die einen Expertenstimmen, der iranische Angriff sei ein Ausdruck von Schwäche gewesen. Dass Israels Vorgehen im Libanon Irans Stellvertreter-Miliz Hisbollah derart geschwächt habe, dass der Iran einem Zusammenbruch seiner „Achse des Widerstands“ nur zuvorkommen zu können meinte, indem er ähnlich wie im April Israel beschoss, aber nur wenig mehr Schaden anrichtete. Weshalb nun der Moment günstig sei, den Iran dauerhafter zu schwächen. Sei es durch einen Beschuss iranischer Öl-Pipelines und Raffinerien durch Israel, oder einen Angriff auf iranische Atomanlagen durch Israel und die USA gemeinsam.

Die anderen Stimmen warnen genau davor. Die Hisbollah sei nur momentan geschwächt, wie auch nur vorübergehend in ihrer Kommandostruktur Chaos herrsche nach den gezielten Tötungen durch die israelische Armee. Sie verfüge über weit mehr präzisionsgelenkte Raketen, als Israel bisher zerstören konnte. Noch habe sie diese Raketen nicht zum Einsatz gebracht, und die israelische Bodenoffensive im Südlibanon müsse davon ausgehen, dass das von der Hisbollah dort angelegte Tunnelsystem viel größer und ausgeklügelter sei als das der Hamas in Gaza. Der Iran wiederum verfüge über ein riesiges Raketenarsenal. Ein harter Angriff werde mit Sicherheit in einen Krieg münden, in dem das Teheraner Regime nicht weniger zu verlieren hätte, als seine Existenz, und deshalb alles einsetzen würde.

All das sind Szenarien und Argumentationen mit militärischen Begriffen, keine politischen. Militärisch hat Israel zurzeit die Oberhand, aber politisch für den Südlibanon genauso wenig einen Plan wie für Gaza. Militärisch mag die Hisbollah sich besiegen lassen, ideologisch nicht. Da der Libanon seit Ende des Bürgerkriegs 1990 in Wirklichkeit bald von Damaskus, bald von Teheran aus regiert wurde, mit der Hisbollah als verlängertem Arm, wäre ein völlig unregierbares Land absolut nicht im Interesse Israels. Und die hauptsächliche politische Herausforderung ist eine Lösung des Palästina-Konflikts, der das Selbstbestimmungsrecht der Palästinenser/innen berücksichtigt. Das würde allen Behauptungen der „Achse des Widerstands“, legitime palästinensische Interessen zu verteidigen, die Grundlage nehmen und wäre im langfristigen Interesse Israels. Sonst lässt auch die Hamas sich ideologisch nicht besiegen.

Im Moment hat das nicht nur für die israelische Regierung keine Priorität, sondern für die jüdische Bevölkerung des Landes ebenfalls nicht: Der Überfall der Hamas auf Israel am 7. Oktober vorigen Jahres kostete so viele Menschenleben wie kein anderer Angriff seit dem Krieg von 1948. Ganze Ortschaften wurden von Menschen geleert. Daher rührt der so verbreitete Wunsch nach Vergeltung. Nach den militärischen Erfolgen im Südlibanon hat die Zustimmung für die Armee neue Höhen erreicht. Die für Premier Benjamin Netanyahu hat ebenfalls zugenommen. Und vier Wochen vor den Präsidentschaftswahlen in den USA hat nicht einmal die Regierung in Washington mehr viel Gewicht, um Israel zu beeinflussen. Die öffentliche Absage von Präsident Joe Biden an einer Beteiligung der USA an einem Angriff auf iranische Atomanlagen war womöglich das letzte deutliche Signal. Weiter zu gehen, den Druck zu erhöhen für einen Waffenstillstand in Gaza und neue Gespräche für palästinensische Autonomie, könnte Donald Trump zu zusätzlichen Stimmen verhelfen. „Look at the missiles flying right now in the Middle East“, schrieb er am Dienstagabend in den sozialen Medien, „look at what’s happening with Russia/ Ukraine, look at inflation destroying the World. NONE OF THIS HAPPENED WHILE I WAS PRESIDENT!“

Eine Eskalation im Nahen Osten ist wahrscheinlicher als eine Deeskalation Die EU sucht dazu noch nach einer gemeinsamen Position. Wie Luc Frieden am Mittwoch sagte, werde der nächste Europäische Rat sich damit beschäftigen. ●



Politik

« Dat wäert eng enorm Plus-Value ginn »

IIII Bernard Thomas

La saga de la Place de l'Étoile entre dans une nouvelle saison



Maquette du PAP
Place de l'Étoile

Les Émiratis commençaient à devenir nerveux. Voilà huit ans que l'Abu Dhabi Investment Authority (ADIA), a acheté 210 ares de terrain vague en plein cœur de la Ville de Luxembourg : La Place de l'Étoile. Le fonds souverain a payé le prix fort. Selon une personne proche de la transaction, le montant global aurait dépassé les 300 millions d'euros. Or, depuis, presque rien n'a bougé. Les Qataris avaient fait preuve de moins de patience. Au bout de cinq ans, ils avaient commencé à se retirer du bourbier Stäreplaz. Pour faire avancer le schmilblick, ADIA a coopté le capital d'ancrage de Marc Giorgetti. Le promoteur luxembourgeois assure le développement du projet de A à Z. C'est lui qui agit comme interlocuteur avec les autorités communales.

Pour établir leur holding financière au Grand-Duché, les Émiratis avaient suivi le même modus operandi, se rapprochant de la notabilité locale : L'homme d'affaires Norbert Becker et le cofondateur d'Arendt & Medernach, Guy Harles, ont été intégrés en 2016 au conseil d'administration de Silver Holdings, dont le portefeuille pèse aujourd'hui plus de dix milliards d'euros. (Becker a quitté le CA en février 2021.) Pour structurer ses investissements privés, la famille royale d'Abu Dhabi passe également par le Luxembourg, réclamant un maximum de discrétion. Pour les Émiratis, l'immobilier luxembourgeois constitue donc à la fois un placement financier et un étoffement de la substance dans une juridiction réputée stable, tranquille et prévisible. Ils en découvrent le corollaire, la lenteur administrative.

Ce lundi, la maire Lydie Polfer (DP) a félicité les conseillers communaux pour la « très, très, très grande majorité » avec laquelle ils ont avalisé la « modification ponctuelle » du PAP Stäreplaz. Le vote quasi-unanime (seul Déi Lénk a voté contre) a dû rassurer quelque peu les investisseurs à Abu Dhabi. La procédure continue son cours. Prochaine station : les recours judiciaires. Il aura fallu plus de trente mois pour franchir le premier obstacle. En juin 2021, la bourgmestre a organisé une

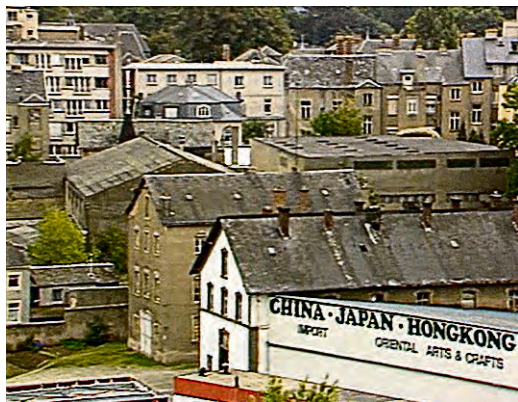
réunion d'information au « Tramsschapp ». Malgré cet effort de comm', 21 réclamations officielles sont entrées, dont une a rassemblé 99 signataires. Chacun des réclamants a été reçu lors d'une série de « réunions d'aplanissement des différends » entre janvier et avril 2024.

Le conseil échevinal a voulu amadouer les riverains, en rendant le projet « plus digeste ». Dans la version modifiée du PAP, les plus hauts immeubles ont été décapités : Ils passent de quinze à dix étages. Le projet initial aurait été « plus futuriste » ; il serait ramené à des proportions « plus traditionnellement urbaines », dit Lydie Polfer au *Land*. Au conseil communal, Claude Radoux (DP) parlait de « quelques tours » dont la volumétrie lui serait apparue comme « très spéciale » et l'aurait rendu « stutzeg ». Puis de calmer l'investisseur : « Le nombre de mètres carrés ne va pas changer, uniquement leur répartition ». Une baisse de la constructibilité, « fixée depuis quinze ou vingt ans », reste impensable. Elle exposerait la commune à une plainte pour dommages et intérêts.

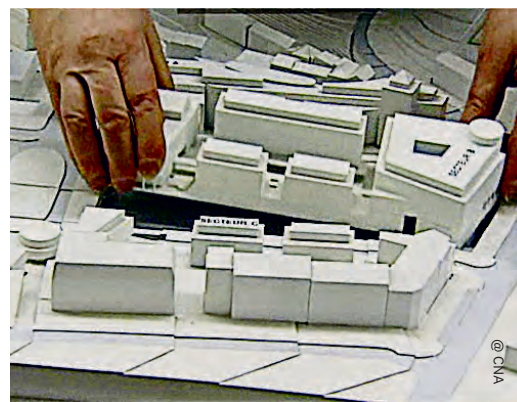
L'opposition s'est montrée très accommodante. Tom Weidig (ADR) a d'emblée avoué : « Mir hätte bal alles matgestëmmt. Besser datt iergendeppes passéiert, wéi datt näischt passéiert ». La conseillère verte Linda Gaasch s'est surtout inquiétée du manque d'aires de jeux et de stationnements de vélos (0,5 emplacement par logement). La socialiste Maxime Miltgen a voté le projet tout en disant avoir « un peu mal au ventre » : « Ce qui nous gêne, ce sont les logements de luxe ». La seule abstention provient de David Wagner. Le fraîchement assermenté conseiller Déi Lénk a fustigé des décennies de laissez-faire de l'État et de la commune. Il estime que le projet privé reflète une ville où seuls les « upper vingt pour cent peuvent encore s'offrir un logement ». Dès 2021, le conseiller Déi Lénk Guy Foetz avait critiqué « dee Schickmicki-PAP do ».

[...]

Lydie Polfer et
Claude Radoux,
ce lundi au conseil
communal



Vue sur la Stäreplaz en 1989
(RTL Hei Elei)



Willy Hein présente son projet
pour la Stäreplaz en 2004

[Suite de la page 3]

Selon toute vraisemblance, le complexe immobilier va rester dans le portefeuille d'ADIA. Les logements et commerces ne seront pas vendus mais loués ; ils devront générer une rente. « C'est tout le sens d'un tel fonds », rappelle Lydie Polfer. Entre 730 et 940 appartements très haut standing y sont prévus. Ils devront attirer des locataires à hauts revenus, voire des HNWI cherchant un pied-à-terre (ou une résidence fiscale) au Grand-Duché. Les tours de dix étages pourraient finir par ressembler à des citadelles pour riches. Lors du premier vote, en décembre 2021, Lydie Polfer avait pudiquement évoqué « une certaine qualité » des logements. « Et tant mieux, et tant mieux ! On veut être une ville pour tout le monde. Jo och dat gehéiert zur Stad ! » En 2015 déjà, la maire avait déclaré qu'au Royal Hamilius (cet autre « asset » émirati, tout comme le Belval Plaza), « l'investisseur privé détermine quels logements vont y être créés et à quel prix ils seront vendus. » Ce lundi, Lydie Polfer a tenté de se défendre du reproche de délaisser le social. Ses services seraient en train d'élaborer « e ganz flotte Projet » dans le voisinage immédiat de la Place de l'Étoile. Face au *Land*, la maire précise qu'un immeuble de logements sociaux, « avec des studios relativement petits », devra être construit sur un terrain communal situé juste derrière l'église orthodoxe.

Dix pour cent, ni plus ni moins. C'est le taux de surface brute qu'ADIA devra réserver pour les logements à « coût abordable ». Une question de timing : Le PAP est entré le 16 juin 2021. S'il avait été déposé quelques mois plus tard (après le 18 février 2022), le taux de logements abordables serait monté à vingt pour cent. (En contrepartie, le promoteur aurait pu construire dix pour cent de plus.) La peur de tomber sous le Pacte Logement 2.0 et son article 29bis avait provoqué un grand rush auprès des promoteurs à l'époque. À travers le pays, près d'une centaine de dossiers ont été déposés dans les semaines et mois précédant l'application de la loi du ministre vert Henri Kox.

« Une raison bien spécifique a mené la Ville à anticiper l'entrée en vigueur du Pacte Logement 2.0 », est citée une haute fonctionnaire de la Ville dans le dernier procès-verbal de la commission du développement urbain. « En effet, en contrepartie à cette augmentation de dix pour cent de réalisation de logements abordables, la surface construite brute réservée exclusivement au logement est augmentée de dix pour cent (pour tous les fonds privés). La Ville a consciemment choisi d'éviter une telle augmentation de la surface construite brute. » Le passage suggère une intention politique : Plutôt que de devoir densifier davantage un PAP déjà très dense (et fâcher davantage des riverains fâchés), la Ville aurait renoncé à quelque 90 logements abordables. Or, c'est l'investisseur qui a créé le fait accompli en déposant, sept mois avant l'entrée en vigueur du Pacte Logement 2.0, son dossier auprès du collège échevinal. Dès ce moment-là, la procédure du PAP était officiellement « entamée ». Elle a ainsi échappé à la clause des vingt pour cent. La Ville en semble autant soulagée que l'investisseur.

La question du logement abordable a peu retenu l'attention des riverains. Ceux-ci sont hantés par la hauteur des tours. En contrebas, les propriétaires des maisons du Rollingergrund craignent pour leur ensoleillement. En hauteur, les habitants de Belair craignent pour leur vue. Certains se sentent « écrasés » et « asphyxiés » par la nouvelle urbanité. Ils fustigent des coefficients d'utilisation du sol qui « comptent parmi les plus hauts en Ville ». Un riverain va jusqu'à évoquer « une nouvelle situation [qui] équivaut à une expropriation déguisée ». Le service urbanisme lui rappelle que « la constructibilité du terrain, et ainsi la densité, était une réalité existante bien avant l'introduction du présent PAP ».

La verticalité devrait exprimer la « nouvelle centralité » et la « nouvelle identité » de la place, lit-on dans le Rapport justificatif déposé en juin 2021 par l'investisseur. Cette « optimisation des emprises foncières » devait prendre la forme d'une « pyramide » : « Les hauteurs les plus hautes seront attribuées aux immeubles situés au centre du projet ». La Ville a tenté d'adoucir cette silhouette qu'elle a jugée « accidentée ». Le Service Urbanisme dit avoir « substantiellement retravaillé » le projet,

afin de le mettre « davantage en dialogue avec les constructions existantes environnantes ». Le passage de quinze à dix étages devrait « éviter les pics ».

La Cellule d'évaluation du ministère de l'Intérieur avait pointé que le PAP permettait de construire « un front-bâti de minimum neuf étages, sur environ cent mètres de long ». Le Service urbanisme voit, lui aussi, le danger d'un « effet de 'mur de l'Atlantique' », qu'il veut briser par une traversée piétonne. Côté Rollingergrund, on mise désormais sur des constructions « dites maisons de ville », des quadruplex avec un retrait. La verticalité urbanistique provoque un certain vertige politique. La Ville a du mal à se penser comme métropole transfrontalière. La croissance démographique ne provoque guère d'enthousiasme auprès des électeurs. En amont des dernières communales, aucun parti n'a ainsi présenté de vision positive de la capitale au XXI^e siècle, et encore moins d'une « 700 000 Awunner Stad ».

Dès décembre 2021, Lydie Polfer avait tenté de désamorcer la colère des riverains de la Place de l'Étoile. Au conseil communal, elle martelait : « Tous les gens des quartiers autour auront une plus-value ! Ils auront une plus-value ! » Elle a répété le message ce lundi : « Dat wäert eng enorm Plus-Value ginn. » Toutes les lignes du tram convergeront Place de l'Étoile : À celle reliant le Kirchberg à la Cloche d'Or, va s'ajouter celle descendant de la route d'Esch (programmée pour 2030) et celle remontant la route d'Arlon (2032). La Place de l'Étoile pourrait donc devenir le nouveau Centre Aldringen, le nouveau nœud de transport de la capitale. L'hypercentre se déplace vers l'Ouest. « Am Fong verlängere mir d'Groussgaass bis op d'Stäreplaz », avait annoncé Marc Giorgetti, lors de la présentation du projet, à l'automne 2019. Le nouveau quartier sera structuré autour d'une place réservée aux piétons, aux cyclistes et au tram. Une gare de bus souterraine accueillera les bus RGTR venant de l'Ouest, alors que le trafic automobile sera dévié par une nouvelle rue qui débouchera, via un tunnel, sur le boulevard Grande-Duchesse Charlotte.

Or, malgré les promesses de plus-values faites par la bourgmestre, il est d'ores et déjà quasi-certain que certains riverains, très remontés, saisiront le tribunal administratif. « Le PAP poursuivra son chemin, son chemin légal. » Ce serait ainsi dans un état de droit, dissertait Lydie Polfer ce lundi. Cela rendrait le processus « net méi schnell, mee méi transparent ». D'ailleurs on ne pourrait en vouloir aux riverains. Du pur Polfer : Garder les équilibres, ménager les susceptibilités, avancer lentement. La bourgmestre veille aux intérêts de sa base électorale traditionnelle, sans brusquer les nouveaux investisseurs. C'est pourquoi, même durant le mandat de Xavier Bettel au Knuedler, elle a gardé la main sur les dossiers urbanistiques qu'elle gère en mode micro-management.

Les projets successifs pour la Place de l'Étoile auraient reflété le « Zeitgeist de leur moment », a constaté Lydie Polfer en décembre 2021. « Ce qui prouve à quelle vitesse les temps changent ». La bourgmestre faisait référence aux ratios commerce-logement. Le précédent PAP réservait douze pour cent au logement et 57 pour cent aux commerces. En 2007, les pétrodollars qataris entraient en scène, donnant un coup d'accélérateur à un projet déjà ancien. La même année, « le leader européen des centres commerciaux » Klépierre s'engageait à acquérir, « sous diverses conditions suspensives », le futur *shopping mall* (21 000 mètres carrés) pour 215 millions d'euros. De manière très optimiste, il tablait sur une « ouverture prévisionnelle » en 2011. Or, dès 2009, le conseil communal retournait le PAP au destinataire. Les édiles estimaient que le bâtiment, avec ses hauts murs et son manque d'ouvertures, aurait un air de sarcophage. Quant au large pont, reliant les deux parties du centre commercial, il transformerait la route d'Arlon en tunnel lugubre. Mais, surtout, les politiques avaient perdu l'appétit pour les centres commerciaux. L'affaire Livange/Wickrange couvrait, le Royal Hamilius était en planification et le Shopping Center Cloche d'Or venait de recevoir le feu vert.

En 2021, les proportions sont inversées : Huit pour cent seulement pour les commerces, tandis que les logements totalisent 47 pour cent. (Une part que la Ville viendrait de relever à 67

« *Mir hätte bal alles matgestëmmt. Besser datt iergendeppes passéiert, wéi datt näischt passéiert* »

(Tom Weidig, ADR)

pour cent, dit Lydie Polfer). On sent les investisseurs à court d'idées pour remplir les magasins (situés au rez-de-chaussée et en sous-sol). Outre les inévitables « food hall » et « fitness center », le projet évoque « un cinéma multiplex de cinq salles pour diversifier l'offre actuelle limitée ». Sachant que le Ciné Utopia se trouve à un arrêt de tram (et Kinopolis à neuf arrêts), ce projet semble totalement déphasé. (Il y a dix ans déjà, le directeur d'Utopia SA, Nico Simon, racontait que quasi chaque promoteur développant un centre commercial l'aurait prié d'y installer un multiplexe.)

Ce lundi, presque tous les conseillers ont commencé leur intervention en assurant ne pas vouloir revenir sur le très long historique du dossier Stäreplaz. Ils sont passés à côté d'un curieux paradoxe. Car une large partie des terrains aujourd'hui détenus par l'émirat d'Abou Dhabi l'étaient jadis par l'État luxembourgeois. À la fin des années 1990, l'État y possédait 2,28 hectares, alors qu'une vingtaine de propriétaires privés se partageaient 2,63 hectares. En 1991, le gouvernement Sauter-Poos II « préconisait » différentes options, dont celle de mettre une partie du foncier à disposition du Fonds du Logement. En 2021, la construction de résidences de luxe de quinze étages est devenue pensable. Une barre de logements sociaux de la même taille l'aurait-elle été trente ans plus tôt ? La question est contrefactuelle. Car les projets de l'État s'enlisent les uns après les autres ; d'une nouvelle Cité judiciaire au siège du Laboratoire national de aanté. Le gouvernement critiquait les longues procédures communales. Lydie Polfer reprochait à l'État de favoriser le Kirchberg et de délaisser la Stäreplaz.

En février 1997, Robert Goebbels capitule. Il abandonne la Place de l'Étoile aux privés. Dans une réponse à une question parlementaire, le ministre socialiste des Travaux Publics écrivait : « L'État ne compte pas y jouer les promoteurs immobiliers ». Il ne disposerait pas de moyen légal pour « forcer les autres propriétaires dans des remembrements », son projet de loi venant d'être dézingué par le Conseil d'État. (Un *prequel* à la salve d'« oppositions formelles » que recevra le « remembrement ministériel » en 2022.) Face au blocage, écrit Goebbels, il aurait chargé ses services à « procéder à des échanges de terrains de façon telle que des projets privés en préparation puissent se faire dans la mesure du possible ». Suivra une interminable saga : Propriétaires récalcitrants, combats entre promoteurs, guérillas judiciaires (à relire dans les archives sur *land.lu*).

Il aura fallu près de quatre décennies pour réunir le foncier. L'Abu Dhabi Investment Authority dispose aujourd'hui de 75 pour cent de la Place de l'Étoile. (Les deux autres propriétaires privés restants en détiennent 0,63 et 0,61 pour cent.) Peu avant sa mort, Willy Hein avait cédé ses derniers terrains aux Émirats. En échange, le promoteur (et ex-policier) eut droit à un immeuble résidentiel, rue Goethe, dans le quartier de la Gare. La Stäreplaz se présente comme une prairie inaccessible car entourée d'une clôture. L'espace vert « n'est certainement pas de longue date, ni de grande qualité », note le Service urbanisme dans une de ses répliques aux réclameurs. Et de rappeler que le site a hébergé trois stations-services, quatre garages, une serrurerie, une imprimerie et plusieurs réservoirs. « La Place de l'Étoile est un 'brown field', c'est-à-dire une friche industrielle (partiellement polluée) à l'abandon ». Elle est surtout un terrain de jeux pour la spéculation. ●



La Stäreplaz il y a huit ans, au moment où les Émiratis ont acheté le foncier. Depuis, presque rien n'a bougé sur le terrain

B L O G



PERSONALIEN

Luc Frieden,

Premierminister (CSV), erklärte in einem am 19. September mit der Website *Luxembourg Official* auf Englisch geführten Interview auf die Frage nach den Prioritäten der Regierung unter anderem, erhöhte Verteidigungsausgaben „were not foreseen in my mind when we started“. Das erstaunt: Die vorige Regierung hatte sich 2022 beim Nato-Gipfel in Madrid engagiert, sie bis 2028 auf ein Prozent des BIP zu erhöhen. Der Gipfel in Vilnius 2023 gestand Luxemburg zu, als Referenz anstelle des PIB das Brutto-Nationaleinkommen (RNB) nehmen zu dürfen. Dass das bedeutete, den *effort de défense* innerhalb einer Frist auf zwei RNB-Prozent zu erhöhen, war

politisch im Juli 2023 klar. Der aus den Wahlen drei Monate später hervor gehenden Regierung würde zu entscheiden bleiben, bis wann und wofür genau. Eine Anfrage des *Land*, weshalb der Premier dennoch nicht von einem höheren *effort de défense* ausging, hatte das Staatsministerium bis zum Redaktionsschluss dieser Ausgabe nicht beantwortet (Foto: sb). PF

Tom Delles,

Direktor der Gilsdorfer Ackerbauschule, muss vielleicht mit Konsequenzen rechnen, weil er vor zwei Wochen in Ettelbrück bei einer Gedenkfeier für Zwangsrekrutierte dem in der ersten Reihe sitzenden ADR-Nordabgeordneten Jeff Engelen sagte, er solle sich „schämen“, dort zu sitzen, weil ADR-Mitglieder immer wieder mit nazifreundlichen Aussagen auffallen oder Nazisymbole in den sozialen Medien verbreiten würden. Laut *Radio 100,7* hat DP-Bildungsminister Claude Meisch erklärt, Delles’ Aussagen seien mit dem Ministerium „nicht abgesprochen“ gewesen. Ebenso wenig, dass er dem

Sender am Mittwoch ein Interview gab und dort seinen Bildungsauftrag damit verband, vor der „Gefahr von innen“ zu warnen, die die ADR für die Demokratie darstelle. Laut Meisch sind die „zuständigen Stellen“ des Ministeriums mit der Angelegenheit befasst. Delles hatte dem *100,7* zuvor gesagt, ihm sei wichtig, sich selber „im Spiegel anschauen zu können“. Dazu stehe er, auch falls man ihn sanktioniere. PF

POLITIK

Naturschutz pragmatisch

In seiner Sitzung vom Mittwoch nahm der Regierungsrat einen Gesetzentwurf an, der das Naturschutzgesetz, das Waldgesetz und das Kommunalplanungsgesetz ändern soll. Der Text, der Prinzipien wie „Natur auf Zeit“ und „Une fois pour toutes“ enthält, soll den Genehmigungsaufwand für Bauvorhaben senken. Für die Zerstörung mancher Biotope innerhalb des Bauperimeters soll die Ausgleichspflicht aufgehoben werden, so die Pressemitteilung nach der Kabinettsitzung. Stattdessen würden „grüne



Infrastrukturen“ obligatorisch – je nach der Größe eines Projekts und je nachdem, ob es mit einem Teilbebauungsplan *nouveau quartier* oder *quartier existant* realisiert werden soll. Für Grünzonen sind ebenfalls Vereinfachungen vorgesehen (Foto einer Baulücke mit Grün: oh). PF

Nun von Gilles Roth

Kommenden Mittwoch deponiert Finanzminister Gilles Roth (CSV) den Staatshaushaltsentwurf 2025 und den Mehrjahreshaushalt 2024-2028 im Parlament und hält seine *Budgetsried*. Die beiden Entwürfe sind die ersten, die voll und ganz Roths Handschrift tragen und die Prioritäten der CSV-DP-Regierung widerspiegeln werden. Der makroökonomische Kontext verbessert sich nur langsam. In den Projektionen für die Aufstellung des Budgets geht das Statec von 1,5 Prozent BIP-Wachstum dieses Jahr aus und von knapp drei Prozent in den Jahren bis 2028. Die Beschäftigung würde dieses Jahr nur um 0,9 Prozent zunehmen, nächstes Jahr um 1,5 Prozent und 2026 bis 2028 um 2,1 Prozent – deutlich weniger als die 3,1 Prozent im Jahresschnitt 1995 bis 2023. Die Arbeitslosenrate (zurzeit 5,9 Prozent) würde

bis 2028 auf 5,6 Prozent sinken. 2023 lag sie bei 4,6 Prozent. Die DP-Abgeordnete Corinne Cahen ist die parlamentarische Berichterstatteerin zum Haushalt. PF

Tram Underground

La ministre de la Mobilité, Yuriko Backes, et la maire de la Ville, Lydie Polfer (toutes deux DP), ont présenté vendredi dernier les projets d’extension du tram. L’annonce la plus surprenante concerne les 2,2 kilomètres de tronçon de la route d’Arlon. Sur quelque 550 mètres (du Centre hospitalier au début du futur Wunnquartier Stade) le tram circulera *underground*. Le coût de cette variante est estimé à 140 millions d’euros, soit 25 millions de plus que celle en surface. La Ville compte ainsi prévenir tout risque d’embrouille judiciaire avec les propriétaires des villas, dont certains devraient céder une partie de leur jardin de devant. Quant aux grandes résidences, les accès aux parkings privés rendent délicates les emprises nécessaires. Enfin, un tram souterrain ne gênera pas la « mobilité individuelle motorisée » qui, elle, restera bien en surface. Les travaux devraient débuter en 2029, c’est-à-dire après les prochaines élections communales. BT

Die andere Politik

Die „andere“ Politik der CSV-DP-Regierung sei „vor allem eine für die, die schon haben“, erklärte die Präsidentin der grünen Kammer-Sensibilität Sam Tanson (Foto: sb) bei der Pressekonferenz zur politischen Rentrée. Das habe sich beim Bettelverbot gezeigt, beim *Logementspak* oder den bisher gemachten Andeutungen zu einer Rentenreform. Die Diskussion über Letztere



dürfe, so Tanson, nicht allein mit dem Credo geführt werden, „die Jungen nicht durch die Ausgaben für die Renten der Älteren zu belasten“, sondern müsse auch verhindern, „dass die heute Jungen im Alter in Armut geraten“. Deshalb sollten „Bürgerräte“ an der Debatte beteiligt werden. Déi Gréng seien außerdem besorgt, weil die ADR „unter dem Deckmantel der Meinungsfreiheit Kritiker mundtot zu machen versucht“ und dabei „der AFD immer ähnlicher“ werde. PF

„Mär si prett“

Zu den wichtigsten Themen der politischen Rentrée erklärte der OGBL-Nationalvorstand am Dienstag neben den Kollektivverträgen die Renten. Über Tarifverträge soll in der nächsten Sitzung des des Ständigen Beschäftigungskomitees verhandelt werden. Am 9. Oktober werden OGBL und LCBG sich mit CSV-Sozialministerin Martine Deprez treffen, um über die Pensionsreform zu diskutieren. Schon am heutigen Freitag wird die Ministerin die öffentliche Rentendebatte auf einer Pressekonferenz lancieren. Am Montag werden OGBL und LCGB ihre gemeinsamen Forderungen zur Stärkung des öffentlichen Rentensystems in der Salariatskammer vorstellen. Es werde ein warmer Herbst, sagte Nora Back am Dienstag: „Mär si prett, eis ze wieren.“ LL



« Enfumage »

IIII Pierre Sorlut

Le ministre des Affaires étrangères, Xavier Bettel (DP), a livré un cri de désespoir samedi en guise de discours à l’Assemblée générale des Nations unies. « Nous prétendons ne vouloir abandonner personne (*Leave no one behind* est un des slogans de l’organisation), mais nous sommes un chien sans dents qui aboie », a regretté le numéro deux du gouvernement. En cause bien sûr la gouvernance de l’Onu dont Xavier Bettel espère une réforme du conseil de sécurité, son instance suprême. Mais aussi et surtout la multiplication des conflits (il en recense soixante) sur le globe et l’impuissance du multilatéralisme pour les contenir.

L’extension de la guerre au Proche-Orient et plus particulièrement le conflit israélo-palestinien ont

figuré parmi les principales préoccupations (Israël bombardait lourdement Beyrouth au moment où Xavier Bettel s’exprimait). Le ministre a prévenu de la radicalisation des parties, mais surtout côté arabe, en taisant la responsabilité israélienne : « Comment voulez-vous expliquer à un Israélien que la Palestine est un pays ami alors que son frère ou sa sœur est retenu(e) en otage par le Hamas. Comment voulez-vous expliquer à un Palestinien qu’Israël est un pays ami alors qu’on (sic) a entré ses parents la veille ? Nous sommes en train de détruire les espérances. Nous formons les futurs adhérents du Hamas ou du Hezbollah », a-t-il clamé, insistant sur la responsabilité collective. Le terme « complices » est même tombé quand il s’est agi de laisser Israël considérer l’Unrwa comme une organisation terroriste ou criminelle. Xavier

Bettel a ainsi plaidé la cause de l’agence des Nations unies pour les réfugiés palestiniens.

« Mon pays fait partie des quelques pays qui n’ont pas encore reconnu la Palestine », a-t-il poursuivi. La reconnaissance ne devrait pas être « qu’un petit acte symbolique », a dit Bettel. Il s’est ainsi adressé « à tous ceux qui ne l’ont pas encore fait » : « Entendons-nous pour avoir un impact sur le terrain. » Si tel n’était pas possible alors le Luxembourg envisagera l’ouverture de représentations diplomatiques en Israël (ambassade) et en Palestine : « Pour montrer la symbolique, de deux États que l’on reconnaît ». Dans *Tageblatt* lundi, le même Xavier Bettel considère qu’ouvrir un bureau de représentation à Ramallah « est une reconnaissance ipso facto ». Face au *Land*, l’in-

ternationaliste Michel Erpelding considère comme de « lenfumage » l’ouverture d’un tel bureau (« dont les Palestiniens se féliciteront sans doute ») si elle n’est pas associée à une « déclaration formelle ». Comme l’a relevé l’expert François Dubuisson à la Chambre, en acceptant la Palestine comme membre observateur des Nations unies ou comme membre de la Cour pénale internationale, le Luxembourg a déjà reconnu de facto l’État palestinien. La péréquation « représentation=reconnaissance » se révèle aussi contestable. Par exemple, la France et l’Allemagne opéraient ensemble (de 1998 à 2010) une représentation diplomatique à Banja Luka, chef-lieu de la République serbe de Bosnie-Herzégovine alors même que les deux puissances européennes s’opposent ardemment à l’autonomie de ladite entité. ●

Troll et influenceur

IIII Pierre Sorlut

Jérôme Bloch, patron d’une boîte de comm’, suscite le débat, de LinkedIn au bureau du Premier ministre

Ce mardi, l’entrepreneur aux 36 136 *followers* sur LinkedIn, a de nouveau jeté un pavé dans la mare. Dans son post intitulé « No-one cares about you », Jérôme Bloch reproche au magazine *Paperjam*, qui fête ses 25 ans, d’avoir distribué sa dernière édition papier dans toutes les boîtes aux lettres du pays. 132 pages et tous les suppléments publicitaires en 300 000 exemplaires (soit deux tonnes de papier dont 1,3 de publicité) qui partiraient, selon Bloch, dans l’immense majorité des cas directement à la poubelle, alors que l’éditeur, Maison Moderne, communique sur une prétendue neutralité carbone. (Une pub Luxlait en quatrième de couverture promeut son produit, « 100% collecté et conditionné au Luxembourg, 0km en dehors du Luxembourg ».)

Bloch critique également le contenu de l’édition spéciale, un catalogue de cent personnes (dont la sélection interroge) qui ont moins de quarante ans et met en question l’âge du magazine. Ce sur quoi il se trompe et que Mike Koedinger, fondateur de la maison d’édition, corrige : « I usually don’t get involved in your toxic conversations for obvious reasons, but in this case, I thought it necessary to set the record straight. » La diffusion « toutes boîtes » de ce numéro ambitionne de « fièrement présenter le futur du Luxembourg au pays entier », précise Koedinger. Jérôme Bloch réplique à son tour en proposant un duel 2.0 : « Let’s have a public debate about the so called Independent press and Freedom of speech in Luxembourg. Your video studio. My video studio. Anywhere else. Anytime. Unscripted. » Jérôme Bloch pointe régulièrement du doigt l’allocation des aides à la

presse. Un autre communicant commente en soutien à Bloch : « Thanks for speaking up uncomfortable truths. More people need to stand up and speak up against the rampant cronyism and influence peddling in Luxembourg. »

Ici, la plateforme LinkedIn déroge à l’ultrabiensveillance qui la caractérise normalement. Depuis mai 2023, Jérôme Bloch publie ce qu’il appelle des *posts* bleus, identifiables à leur couleur. À un mois des élections municipales, ce natif de Metz (en 1972) résident du Grand-Duché depuis la fin des années 1990 (il en obtiendrait la nationalité à la fin de l’année), s’est inquiété de la teneur du débat démocratique : « On n’a pas parlé de la dette. On n’a pas parlé de la surcharge administrative. On n’a pas parlé des retraites », martèle-t-il... évoquant surtout des enjeux pour les élections législatives d’octobre. « J’ai commencé à poster sur un coup de tête », raconte-t-il mardi après-midi lors d’un entretien au Intense Coffee à Bonnevoie où il a ses habitudes. « Je me suis aperçu que je n’étais pas le seul à me plaindre de ce que j’appelle les campagnes selfie », où le candidat cherche plus à plaire par sa personnalité que par son plan d’action. Il trouve régulièrement de l’inspiration auprès de son voisin et camarade entrepreneur Jean Diederich, fidèle soutien sur LinkedIn, voire jeteur d’huile sur le feu. Ainsi, Jérôme Bloch dit se lever tous les matins à 6 heures pour bosser sur un dossier (principalement en relevant des statistiques publiques) et parler du fond sur la seule plateforme qu’il pratique : « Je pense que j’écris pour tous les gens qui s’intéressent à l’avenir du pays, dans un exercice citoyen. »

L’exercice se serait révélé une « aventure dangereuse » à l’approche des élections législatives, « avec des pressions subies ». Bloch refuse néanmoins d’être plus spécifique ou d’en apporter la preuve. Confronté au fait que certains l’identifient comme un troll (« un individu cherchant l’attention par la création de contenus négatifs » selon la définition *Wikipedia*), l’entrepreneur rétorque que ses accusateurs seraient une poignée de « Luxembourgeois ». Il prend l’exemple de celui avec qui il s’est querellé quelques minutes plus tôt, Koedinger, par ailleurs son modèle en affaires. « J’ai du respect pour Mike. C’est un entrepreneur luxembourgeois comme je le aime. »

Jérôme Bloch a fondé et dirige une entreprise de communication, 360crossmedia. Comme l’indique son nom initial, Global Golf, elle s’orientait à ses débuts en 2000 vers du networking et de l’événementiel dans et autour de l’univers golfique. Son magazine business, *Andy*, est né en 2006 et a marqué la diversification vers la communication. Où l’on paie pour se faire porter ou interviewer. Sur le site *360crossmedia.com*, on revendique une production multimédia *low-cost*. « Why are your prices below the market prices ? We spend less time producing things and rely on high volumes to compensate the fair margins that we apply », est-il écrit. Un article de deux pages dans *Andy à Luxembourg* ou *Duke* coûte 3 960 euros, un portrait LinkedIn, 400, ou une interview d’une heure dans le studio, 1 500. Un article sur *LuxembourgOfficial.com* se facture mille euros. Le même

[...]

Jérôme Bloch mardi après-midi au Intense Coffee de Bonnevoie, Luxembourg





Entretien avec le
Premier ministre au
ministère d'État

[Suite de la page 7]

prix pour un push sur le compte LinkedIn de « Jérôme ». Il est même possible de choisir à la carte (parmi de nombreux services), un « journaliste » pour 200 euros par heure. Les bénéfices de l'entreprise, qui emploie cinq personnes (selon le rapport annuel 2022), sont confortables sans être insolents.

Les « blue posts » seraient préjudiciables aux affaires. En février, Bloch s'est adressé au ministre des Finances Gilles Roth (CSV) en visant la direction générale du régulateur financier : « It is time for CSSF to deliver a good quality of service again ». Il comprend désormais qu'une partie de ses clients ne veut plus s'afficher sur ses supports de peur de froisser l'instance. Sur LinkedIn, le grand patron de PWC, François Mousel, prévient : « While, certainly, we all have each other to give constructive recommendations from time to time, I believe that the tone, quality/depth, style, personal targeting and channel of your message go against all what we want to be in Luxembourg as an economic and political ecosystem which should be characterized by a high level of trust and desire to collaborate and exchange between all the decision makers. »

Mais la popularité de Jérôme Bloch attire les politiques. Il figure au troisième rang d'un classement des créateurs de contenus les plus influents au Luxembourg réalisé par la plateforme spécialisée Favikon. Derrière le vice-Premier ministre DP, Xavier Bettel (plus de 100 000 followers), une experte en expérience utilisateur (UX) Stéphanie Walter

(51 000) ... et devant l'ancien joueur de tennis Henri Leconte, l'athlète Patrizia Van der Weken et le Premier ministre, Luc Frieden. Ainsi, avant de se rendre à New York pour rencontrer ses homologues aux Nations unies et avant d'accueillir le pape, Luc Frieden, a reçu Jérôme Bloch au ministère d'État. Cet été, Gilles Roth s'est déplacé dans le studio de 360Crossmedia. Max Hahn, ministre de la Famille, a reçu le trublion de LinkedIn à la fin du mois de septembre. Comme les autres précédemment, l'entretien a été diffusé (cette semaine) sur *Luxembourgofficial.com*. Celui de Luc Frieden fait date car il est publié *in extenso*. Jérôme Bloch est impressionné par la disponibilité du chef du gouvernement à répondre à toutes les questions, quelles qu'elles soient, « unscripted ».

L'entretien se déroule en anglais à la demande de l'interviewer. L'on s'adresse de cette manière à une communauté d'affaires internationale. Jérôme Bloch introduit assez longuement en se référant à l'accord de coalition, lequel indiquerait des « directions claires » avec trois mots clés « Simpler, better, modern ». « You were elected on a probusiness idea », dit-il à son interlocuteur. Bloch livre en passant ses préceptes : « We hear or we see in the press, people who are antibusiness. Something I've personally never really understood. (...) First you make money and then you spend the money. » Jérôme Bloch sélectionne des chiffres qui lui tiennent à cœur : 75 pour cent des recettes de l'impôt sur les revenus des entreprises proviennent de la place financière, trois travailleurs sur quatre ne votent pas. « Est-ce que les citoyens savent ? », est-il demandé au Premier ministre qui s'extirpe tant bien que mal : « Le résultat des élections prouve que les gens sont conscients des défis. En être conscient ne veut cependant pas dire pour autant être prêt aux changements. »

Jérôme Bloch vise la lourdeur politique. « Pourquoi quatre années sont-elles nécessaires pour changer la loi sur les loyers alors que tout le monde savait qu'elle avait un problème ? », demande-t-il en ciblant leur plafonnement. Luc Frieden répond que « c'est l'ancien gouvernement » qui a tardé, car le sien n'a mis que « quelques mois pour réformer ». « C'est vrai », répond Jérôme Bloch, ne relevant pas que la question du plafonnement des loyers est tombée du texte entretemps. Jérôme Bloch s'attaque à la fonction publique, réservoir majeur d'électeurs : « Comment organiser le dialogue sans être victime de chantage ? » Luc Frieden prend le temps de répondre : « Le Luxembourg apprécie la vie harmonieuse en communauté. La paix sociale fait partie de l'ADN des Luxembourgeois et c'est aussi un élément de l'attractivité économique. » Au sujet des juteux jetons encaissés par les fonctionnaires siégeant aux conseils d'administration des entreprises dans lesquelles l'État a des participations (contraire à la loi, laquelle requiert de les restituer à l'État), le Premier ministre considère que c'est

« une manière de donner un bonus aux gens qui travaillent très bien », mais qu'il faudrait clarifier cela.

Bloch voudrait des indicateurs de performance pour les fonctionnaires. Un système existe répond le Premier ministre, mais « I'm not sure it is very well implemented », complète-t-il. D'ailleurs, le gouvernement lui-même devrait être soumis à une forme « d'accountability », selon Bloch. Frieden aimerait bénéficier d'un tel système également et reconnaît « un besoin d'améliorer la communication gouvernementale », mais se rend à l'évidence : « we're not a company ». « I can advise you. I run a communication agency », répond Jérôme Bloch. « I get that advice for free, I hope », sourit Luc Frieden.

L'entretien donne aussi lieu à des confidences du Premier ministre : « I've had a long political career which is far from being finished ». Luc Frieden, 61 ans, envisage-t-il une nouvelle candidature en 2028 ? Jérôme Bloch évoque en outre ces fonctionnaires qui ne pourraient pas lui parler, car ils devraient dès lors inscrire leur conversation sur le registre des entrevues. « Ce registre ne s'applique que pour les législations en cours d'élaboration. Ce n'est pas une restriction extraordinaire pour parler aux gens. Pour la plupart des choses dont on parle, que l'on soit ministre ou fonctionnaire, le registre n'est pas applicable ». Ce qui est une vue très restrictive. Selon l'arrêté grand-ducal du 14 mars 2022, doivent être inscrites toutes les entrevues qui ont « comme objet la recherche d'une prise d'influence sur les activités législatives ou réglementaires du gouvernement ». Luc Frieden voue au débat « la force de la démocratie » : « We need to talk about things. I do not have to agree with everything. And I read your posts, so I know what you've been writing. »

Interrogé sur ses convictions idéologiques, Jérôme Bloch, chef d'entreprise, raconte qu'il a grandi dans une famille socialiste, admet un penchant libéral, mais pas libertarien. Il soutient par ailleurs la lutte contre la pauvreté (que Luc Frieden a plusieurs fois mise en avant dans l'entretien). Il prend aussi acte du réchauffement climatique et de la nécessaire lutte contre, non sans pester contre les interdictions administratives. Jérôme Bloch se dit avant tout un « opportuniste ». Il prend les bonnes idées de tous bords. Lorsque nous l'avons sollicité, l'intéressé a refusé un rendez-vous dans les locaux de son entreprise et préféré un « endroit neutre » : « La plupart des vues LinkedIn sont générées à titre personnel, tout comme les opinions que je formule. Elles ne reflètent pas toujours la position ou même l'intérêt commercial de 360Crossmedia », détaille-t-il. Quant à sa vision de la presse, qu'il vilipende à l'occasion, le communicant juge « noble » le métier de journaliste : « Je n'ai aucun problème à ce que ce soit financé par l'État, mais il faut que derrière, il y ait une éthique qui soit irréprochable ». ●

« We need to talk about things. I And I read your posts, so I know what you've been writing. »

Luc Frieden

KRANKENVERSICHERUNG

Die andere Baustelle

IIII Peter Feist

In Deutschland werden nächstes Jahr die meisten privaten Krankenversicherungen teurer. Zwei Drittel der 8,7 Millionen privat Vollversicherten müssen sich auf im Schnitt um 18 Prozent erhöhte Prämien gefasst machen. Manche sogar auf 30 Prozent.

Mit Luxemburg hat das zunächst nichts zu tun. Es betrifft auch jene Leute nicht, die sich in Trier privat behandeln lassen: Die Gebührenordnung der Privatmedizin ist in Deutschland seit 1996 fast unverändert. Aber dass die Prämien steigen sollen, wird auf die Inflation zurückgeführt, auf mehr Aufwand und höhere Personalkosten in den Kliniken sowie darauf, dass neue Therapien, Medikamente und Diagnosetechniken oft sehr teuer sind. Das liest sich von hier aus vertraut. CNS-Präsident Christian Oberlé hatte schon vor zwei Jahren in einem *Land*-Interview erklärt, „ein Katalog von Sparmaßnahmen“ müsse her. Die Ausgaben der Krankenversicherung nähmen seit 2018 schneller zu als die Einnahmen (*d’Land*, 2.9.2022). Im Sommer 2022 schätzte die CNS, die Reserve der Krankenversicherung könnte 2025 oder 2026 unter das gesetzlich vorgeschriebene Minimum fallen. Deshalb der Katalog von Sparmaßnahmen. Oder ein Paket wie in der Gesundheitsreform von 2010, mit dem auf die Auswirkungen der Finanzkrise reagiert wurde: An den Arzthonoraren wurde geschraubt, die Tarife der Privatlabors wurden gekürzt, den Spitälern wurde ein Globalbudget auferlegt. Die Selbstbeteiligungen der Versicherten wurden erhöht, der Beitragssatz für Gesund-

heitsleistungen stieg von zwei Mal 2,7 Prozent auf zwei Mal 2,8 Prozent auf ein Bruttogehalt.

Wie die Lage nun ist, wird zur Diskussion stehen, wenn Anfang November die Krankenkassen-Quadripartite zusammentritt. Vermutlich ist die Lage nicht gut. Nach den Kammerwahlen hatte die Generalinspektion der Sozialversicherung in einer Note an *formateur* Luc Frieden den kritischen Moment auf 2027 veranschlagt. Doch da ging sie davon aus, dass die Beschäftigung – wegen der Beitragszahler ein wichtiger Teil der Rechnung – im Jahresschnitt bis 2027 um 2,3 Prozent wüchse. Seien es 0,5 Prozentpunkte weniger, fiel die Reserve der CNS schon 2026 unters Limit. Weil das Stater in seinen jüngsten Projektionen nur 0,9 Prozent Beschäftigungszuwachs für dieses Jahr, 1,5 Prozent für 2025 und 2,1 Prozent bis 2028 berechnete, kann man nicht ausschließen, dass nächstes Jahr eingegriffen werden muss, damit das 2026 seine Wirkung entfaltet.

Dabei hatten CSV und DP im Wahlkampf alles andere als Sparen versprochen. Sondern einen Ausbau der Versorgung: Ärzthäuser, Ärztesellschaften, die „Befreiung der Privatinitiative“ von den Zwängen einer „sozialistischen Planwirtschaft“. IRM *à gogo*, damit niemand mehr nach Trier fahren muss. Doch wer die Versorgung, die schon jetzt nicht schlecht ist, auf ein Niveau heben will, das mit der deutschen Privatmedizin konkurrieren kann, muss erklären, wie das bezahlt werden soll. Ohne Privatversicherun-

gen, deren Prämien mal eben um 18 Prozent steigen.

Es ist kein Zufall, dass Gesundheits- und Sozialministerin Martine Deprez (CSV), seit sie im Amt ist, keine Versprechen gemacht hat. Außer für mehr Prävention, aber schon die wird kosten. Ab November wird die Ministerin sagen müssen, was möglich sein soll, ob gespart werden muss oder was sonst werden soll. Sie wird dann die erste Runde der „breiten Konsultation“ über die Renten hinter sich haben. Vielleicht finden Martine Deprez und die Regierung anschließend, dass die *Santé* das dringendere Problem darstellt. In der Rentenreserve liegen 27 Milliarden Euro. Bei konstanter Politik sollen sie in den 2040-er Jahren aufgezehrt sein. Die Reserve der Krankenversicherung ist ein *fonds de roulement*, mit dem die CNS auf Fluktuationen innerhalb eines Jahres reagieren kann, mehr nicht.

Und natürlich wäre eine Gesundheitsreform, die zum einen rationalisiert, zum anderen ausbaut, politisch anspruchsvoll. Der Ärzteverband wird Forderungen erheben, der OGBL Gehälter laut Kollektivvertrag verteidigen, die UEL „Die Lohnnebenkosten!“ rufen, falls von Beitragserhöhungen die Rede ist. Schon die Erhöhung um zwei Mal einen Promillepunkt 2010 war nicht leicht durchzusetzen. Am Ende könnte die Frage stehen, wie weit der Perimeter der *Sécu* reichen soll, was die Krankenversicherung angeht. Dass das Gesundheitssystem „solidarisch“ bleiben werde, steht im Koalitionsvertrag der Regierung nicht. ●

ZUFALLSGESPRÄCH
MIT DEM MANN IN DER EISENBAHN

Angebotspolitik

Vor einem Jahr fanden Kammerwahlen statt. Das übliche Kleinbürgertum aus Rechtsanwälten, höheren Beamtinnen setzte die Verwaltung der Staatsgeschäfte fort. Nun aus den Reihen christlich-sozialer bis liberaler Lokalpolitiker.

Hierzulande verlangt die Verwaltung der Staatsgeschäfte nicht allzu viel Geschick. Die Inhaber von Banken, Investitionsfonds, Briefkastenfirmen lassen genügend Körperschaftsteuer, Abonnementtaxe, TVA zurück. Sie kaufen Ruhe in ihrer Steueroase.

In den Achtzigerjahren setzten die Besitzenden international zur Gegenoffensive an. Regierungen, Parlamente kamen ihnen mit angebotsorientierter Politik entgegen: Der Entfesselung der Mehrwertaneignung. Auf Kosten der Beschäftigten und Kunden. Hierzulande ist die Wirtschaftspolitik in erstrangigen Bereichen angebotsorientiert. In nachrangigen mit Blick auf die Wählerschaft auch nachfrageorientiert.

Angebotsorientiert sind Steuersenkungen: „Eise Modell baséiert also drop, datt mat manner Steiere méi Aktivitéit entsteet“ (Luc Frieden, *Radio 100,7*, 20.6.23). Angebotsorientiert ist die Deregulierung: „Den administrativen Opwand fir d’Betriber muss erofgoen“ (Regierungserklärung, 22.11.23). Angebotsorientiert ist die Privatisierung: die „promotion accrue du deuxième et troisième pilier de prévoyance vieillesse“ (Koalitionsabkommen, S. 101).

Angebotsorientiert ist auch das Krisenmanagement von CSV und DP. In dem sie sich zweimal versuchten: nach dem Schrumpfen der Immobilienblase, nach dem Bankrott der Caritas.

Als die Europäische Zentralbank die Zinsen erhöhte, sanken die Nachfrage und die Preise für Wohnungen. Die Regierung hatte mehrere Optionen: Sie hätte den Marktgesetzen ein neues Gleichgewicht von Angebot und Nachfrage überlassen können. Sie hätte, wie in der Corona-Seuche, die Marktgesetze außer Kraft setzen können. Sie hätte vom Standpunkt der Wohnungssuchenden, von der Nachfrage ausgehen können.

Sie bevorzugte *Supply-side economics*. Sie wollte die überhöhten Preisangebote bezuschussen. Um eine Entwertung der Hypothekenzins der Banken zu verhindern. Auch des Immobilienbesitzes großer Bauträger, der in Ertragshäusern angelegten Ersparnisse.

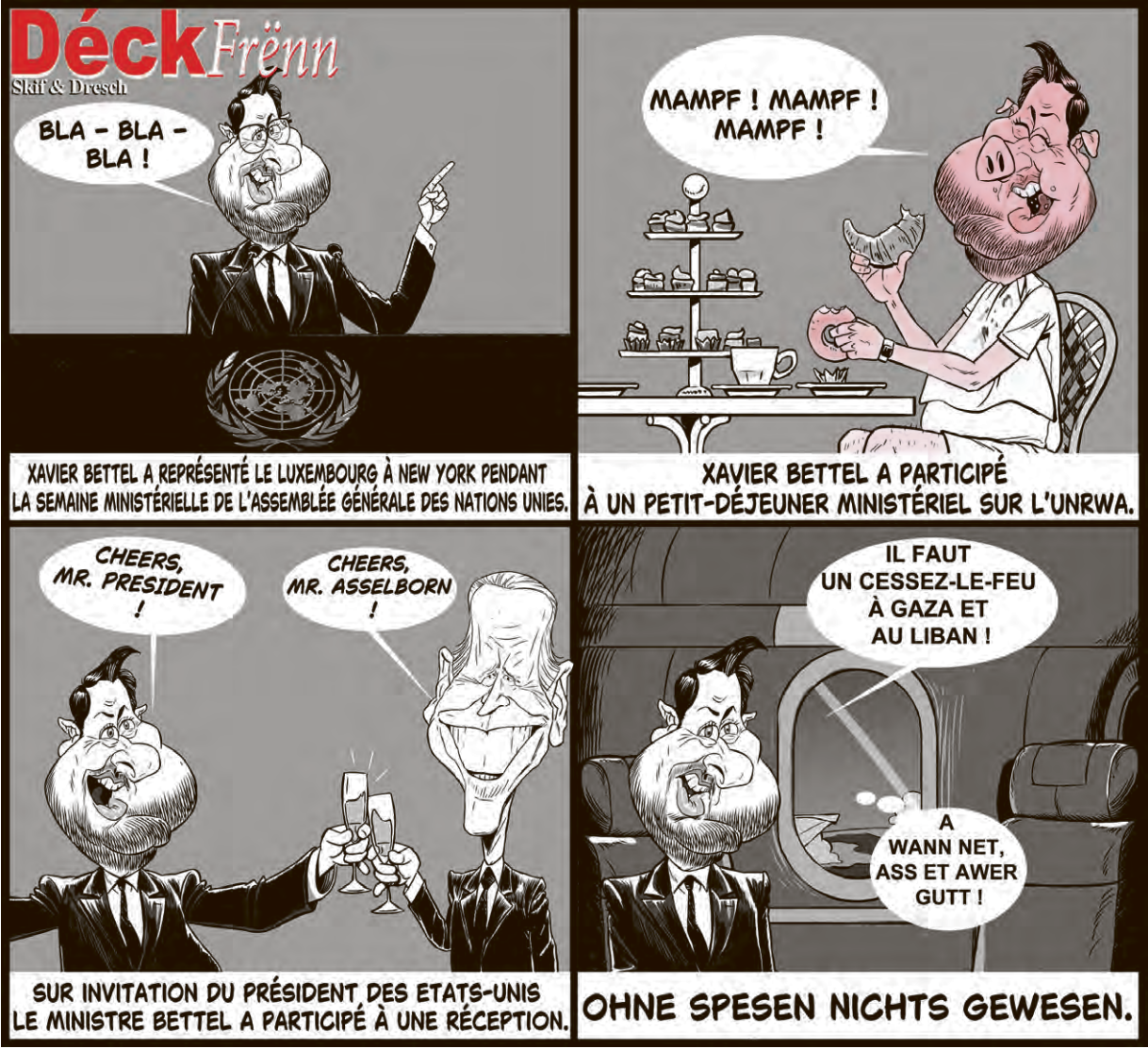
Die Regierung rechtfertigte diese Politik mit dem Schutz der Bauunternehmen, der Bauarbeiter. Vergangene Woche ließ die Handelskammer dazu feststellen: „[L]’impulsion publique [...] ne semble pas avoir été une réponse à même de débloquent la situation“ (Idea, *Décryptages* N° 37).

Wenig später räumte ein Direktionsmitglied die Konten der Caritas leer, machte Millionen Schulden. Nun ist die katholische Wohlfahrtsorganisation bankrott. Die Regierung schaltete sich ein. Sie verhinderte Optionen: Die Beschäftigten und Betreuten hätten die Caritas in Eigenregie fortführen können. Das Familien-, das Erziehungsministerium hätten die Aktivitäten der Caritas übernehmen können. Sie bezahlen sie sowieso. Andere Wohlfahrtsorganisationen waren interessiert.

Der Tagessatz von Price Waterhouse Coopers übersteigt das Bruttosozialprodukt eines sudanesischen Dorfs. Premierminister Luc Frieden bestellte bei den Unternehmensberatern eine neue Caritas. Sie lieferten einen zweiten Cercle Munster.

Die christliche Wohlfahrt ist nun in den Händen des konservativen Großbürgertums. Es ist eher an der Verursachung als an der Beseitigung von Armut beteiligt: Arbed, Lalux, Foyer, Brasserie Nationale, Arendt & Medernach. Zuerst wollte es die Sozialarbeiterinnen, Pfleger, Erzieher der Caritas gefügig machen. Mittels der „greater People centricty“ von Price Waterhouse Coopers, „so as to ensure change is implemented and strategy is executed“ (*pwc.lu*).

Angebotsorientierung ist keine ökonomische Theorie. Sie ist ein Machtverhältnis. ● ROMAIN HILGERT



Ein Jahr danach

IIII Felix Wellisch, Kfar Aza / Schefajim

Der Kibbutz Kfar Aza wurde beim Hamas-Überfall am 7. Oktober mit am schlimmsten getroffen. Eine Reportage



Avichai Brodutch
im Garten seines
Hauses im
Kibbutz Kfa Aza

In Ilana und Arje Tzucs Küche lässt nichts mehr darauf schließen, was in Kfar Aza vor einem Jahr passiert ist. Mitte August ist das Ehepaar zurück in ihr Haus in das Kibbutz-Dorf zwei Kilometer vor der Grenze zum Gazastreifen gezogen, das bei dem Hamas-Überfall am 7. Oktober mit am schlimmsten getroffen wurde. 64 von rund 950 Bewohnern töteten die Hamas-Terroristen, 19 entführten sie. „Wollt ihr Hafer- oder Kuhmilch in den Eiskaffee?“, fragt der 66-jährige Arje, schwarz gerahmte Brille, bei einem Besuch im September. In der Hand hält er einen silbernen Cocktail-Shaker.

Für die Tzucs ist die Rückkehr mehr als eine persönliche Entscheidung: „Wenn wir sehen, dass an der Grenze zum Libanon ein ganzer Landstrich verlassen wurde, ist es unsere Verantwortung als Bürger, dass so etwas hier im Süden nicht passiert“, sagt Ilana. Ein Satz wie aus den Anfangstagen der Kibbutz-Bewegung, deren Ortschaften bewusst entlang der Grenzen des israelischen Staatsgebietes errichtet wurden.

Doch bisher sind nur gut 40 ehemalige Bewohner dem Beispiel der 61-Jährigen mit den schlohweißen Haaren gefolgt. Aus dem Fenster fällt der Blick auf eine ausgestor-

Ein Jahr später quält viele der zwischenzeitlich mehr als 100 000 vertriebenen Israelis die Frage: Wie weiter?

bene Straße, obwohl dieser Teil des Kibbutz während des Massakers weitgehend unbeschädigt blieb. Andernorts sind bis heute ausgebrannte Häuser, Einschusslöcher und vernagelte Fenster zu sehen.

Bisher sind vor allem ältere Bewohner zurückgekommen. Arje sagt: „Das fehlende Kindergeschrei ist schlimmer als die Zerstörung. Ohne die junge Generation werden wir

keine Zukunft haben.“ Stattdessen lebt die eng verbundene Kibbutz-Gemeinschaft auf mehrere Orte in Israel verteilt und ringt um den richtigen Weg in die Zukunft und um ihren Zusammenhalt.

Vier Straßen weiter steht Avichai Brodutch im Garten seines Hauses und lässt aus einem Schlauch Wasser auf trockene Salbeibüsche und Zitronenbäume regnen. Der 43-Jährige in Shorts und Sandalen würde gerne zurückkommen. „Ich zeige dir warum“, sagt er und führt auf die Rückseite des einstöckigen Gebäudes. Bedeckt von Staub steht dort ein großer Holztisch auf der Veranda. „Das war der Mittelpunkt meines Lebens“, sagt Brodutch. Hier hätten morgens seine Frau und die drei Kinder und abends die Freunde aus den umliegenden Häusern gegessen. Jetzt seien vier seiner engsten Freunde tot. Am Nachbarhaus erinnert ein Schild, dass der 65-jährige Keith Siegel noch immer als Geisel in Gaza ist.

Als die Hamas am frühen Morgen des 7. Oktober in den Kibbutz eindrang, stürmte Brodutch als Mitglied des Verteidigungsteams zur Waffenkammer im Zentrum des Dorfes. Als er Stunden später zu seinem Haus zurückkehrte, hatten Hamas-Kämpfer seine Frau Hagar und die Kinder Ofri, Yuval und Uriah nach Gaza entführt.

Brodutch pflückt mit der Hand Schnecken von den Ästen des Zitronenbaums und schleudert sie in Richtung des Kibbutz-Zauns. Dahinter sind die Ruinen von Gaza-Stadt zu sehen. Rund 1 140 Menschen töteten die Kämpfer der Hamas und anderer Gruppen vor einem Jahr, die meisten von ihnen Zivilisten. 250 nahmen sie als Geiseln. Seitdem hat die israelische Armee im Gazastreifen mehr als 41 000 Palästinenser getötet, die meisten von ihnen Frauen und Kinder. Fast alle der mehr als zwei Millionen Bewohner wurden vertrieben.

Es ist nicht zuletzt Brodutch zu verdanken, dass heute bis auf fünf fast alle aus Kfar Aza Verschleppten wieder frei sind. Eine Woche nach dem Überfall fuhr er mitten in der Nacht nach Tel Aviv und setzte sich mit einem Schild vor das Armeehauptquartier. Darauf stand: „Meine Familie ist in Gaza“. Es war der Beginn der Proteste für ein Geiselabkommen mit der Hamas. Unter massivem öffentlichen Druck stimmte die israelische Regierung Ende November zu. Brodutch konnte seine Familie nach 51 Tagen wieder in den Arm nehmen.

Er selbst würde am liebsten heute zurückkehren, sagt er. Doch seine Frau und die Kinder könnten das nicht, „zumindest noch nicht“. Brodutch schluckt. „Es hat ein paar Wochen gedauert, bis ich realisiert habe, dass wir nicht mehr wie zuvor sind.“ Das erste halbe Jahr schliefen sie zu fünft in einem Bett. Die Kinder hätten sich nicht alleine in andere Räume getraut. Mittlerweile seien sie zu zwei Betten übergegangen.

Zusammen mit der Hälfte der ehemaligen Kfar Aza-Bewohner leben die Brodutchs heute im Kibbutz Schefajim, eine halbe Autostunde nördlich von Tel Aviv. Zu Beginn weitgehend alleine gelassen von der israelischen Regierung organisierten die dortigen Bewohner nach dem 7. Oktober die Unterbringung im Kibbutz-eigenen Hotel und einigen leerstehenden Wohneinheiten. Auch wenn die meisten Kibbutz-Dörfer die sozialistischen Ideen vom gemeinsamen Besitz schon lange abgeschafft haben, fühlen sie sich noch immer als Teil einer Familie. Der Kibbutz Beerli zog temporär ans Tote Meer, der Kibbutz Nirim nach Beer Scheva. Kfar Aza kam nach Schefajim.

Vor den Türen des Hotels liegt das Mittelmeer. Drinnen stehen auf einer großen Tafel die Namen der Entführten aus Kfar Aza. Daneben zeigt ein Kalender die Gedenkfeiern für die Getöteten ein Jahr danach. Die Termine ziehen sich von Anfang September bis November. „Am Freitag ist die Zeremonie für meine Schwester“, sagt Dvir Rosenfeld. Der kahlrasierte 40-Jährige mit den breiten Oberarmen lässt sich müde auf eine Couch in der Lobby fallen. Er kommt gerade aus einer Therapiestunde. „Wirklich helfen konnten mir die Therapeuten bisher nicht“, sagt er. Nur die Zeit helfe.



Bei dem
Hamas-Überfall
am 7. Oktober
2023 wurden
64 der rund 950
Bewohner von
Kfar Aza getötet

Zusammen mit seiner Frau und seiner Tochter hat er nach einem von der Kibbutz-Verwaltung entwickelten System eine der wenigen Wohnungen bekommen: Punkte gab es für verlorene Angehörige und Entführte. „Man könnte sagen, wir hatten das Pech, ein Haus zu bekommen“, sagt Rosenfeld trocken. Seine Schwester, sein Schwager und sein Cousin wurden am 7. Oktober ermordet.

Ein Jahr später und ohne Aussicht auf ein Ende des Krieges quält viele der zwischenzeitlich mehr als 100 000 vertriebenen Israelis die Frage: Wie weiter? Der Krieg mit der Hisbollah könnte jeden Tag eskalieren, die Hamas ist aller militärischen Härte in Gaza zum Trotz weiter aktiv. Die israelische Regierung hat die finanzielle Unterstützung für Vertriebene im August verlängert, allerdings nur bis Ende des Jahres.

„In Schefajim zu bleiben ist keine Option für mich“, sagt Rosenfeld, der fast sein ganzes Leben in Kfar Aza verbracht hat. Anfang des Jahres stellte die Kibbutz-Verwaltung den Plan vor, kollektiv nach Ruchama zu ziehen, einen weiteren Kibbutz, 15 Kilometer östlich von Kfar Aza. Die Regierung will den Wiederaufbau der Region in den kommenden fünf Jahren mit umgerechnet rund fünf Milliarden Euro unterstützen. Rosenfeld war für den Umzug, ebenso wie rund die Hälfte der knapp 900 Überlebenden. Von Ruchama, könnte in ein paar Jahren die Rückkehr nach Kfar Aza kommen.

Vielen geht das zu schnell. Brodutch und rund einhundert weitere Kfar-Aza-Bewohner bleiben in Schefajim. Hunderte andere leben schon heute im ganzen Land verstreut. Rosenfeld dreht sich eine Zigarette und scherzt: „Zum Glück sind wir im kleinen Israel, egal wo du hinziehst sind es maximal zwei Stunden mit dem Auto.“ Dann wird er ernst: Die Gemeinschaft zerfalle. Auch seine Schwester kommt nicht mit nach Ruchama. „Wenn wir es gut machen, zerfallen wir nicht in zu viele Teile.“

Dass eine sofortige Rückkehr nach Kfar Aza vor allem jungen Familien zu gefährlich ist, lässt sich vor Ort leicht nachvollziehen. Noch immer wummern in der Mittagshitze hin und wieder Artilleriegeschütze. „Keine Ahnung, worauf sie noch zielen, vielleicht schießen sie nur zum Spaß“, sagt Brodutch und zuckt die Schultern.

Als einer der wenigen aus Kfar Aza spricht er bei der Frage nach der Zukunft des Gazastreifens nicht von Rache. „Alles was mich interessiert, ist, dass mein Nachbar und die anderen zurückkommen“, sagt Brodutch. Die Situation in Gaza sei furchtbar und der Krieg helfe den Geiseln nicht. Lediglich acht Verschleppte holte die Armee im vergangenen Jahr lebend zurück, 105 kamen durch Verhandlungen im November frei. Von den rund Einhundert noch in Gaza festgehaltenen sind laut Sicherheitsbehörden mindestens ein Drittel tot. „Ich glaube an Frieden“, sagt Brodutch. Doch in der Regierung saßen Leute, die andere Pläne hätten.

Damit sticht er unter den Bewohnern von Kfar Aza heraus. Bei vielen überwiegen heute Wut und Hass. Der Kibbutz galt, wie viele Dörfer in der Region, bis vor einem Jahr als Hochburg der Friedensbewegung. Wenn Arje Tzuk bei einem Spaziergang durch den Kibbutz über die Regierung wettet, bezeichnet der ehemalige Polizist deren Minister als „Faschisten“. „Der gefährlichste Gegner sitzt mitten unter uns“, sagt er über die rechtsextremen Kabinettsmitglieder, die den Gazastreifen am liebsten jüdisch besiedeln würden.

Doch mit Blick auf die palästinensischen Nachbarn ist seit Oktober etwas zerbrochen. „Wenn früher unser Haus bebte, wenn die Armee Gaza beschossen hat, dachte ich: Wie schrecklich muss es für die Menschen dort sein.“ Heute denke er: „Schade, dass sie keine größeren Bomben werfen.“ Seine Frau Ilana engagierte sich früher für die Organisation „Road to Recovery“ und fuhr als Freiwillige Palästinenser aus Gaza zur Behandlung in israelische Krankenhäuser. Im Oktober ist sie aus der Organisation ausgetreten.

Die Beziehung Kfar Azas (hebräisch für „Dorf Gaza“) zu seinen palästinensischen Nachbarn war schon immer widersprüchlich. Es entstand nach dem israelischen Unabhängigkeitskrieg in den 1950-er-Jahren als bewaffnete Landwirtschaftssiedlung. Die Bewohner sollten das Land bestellen und die Grenzen des neuen Staates verteidigen. In

Hinter dem Zaun sind die Ruinen von Gaza-Stadt zu sehen



diesem Fall auch gegen Angriffe aus dem Gazastreifen, wo viele der huntertausenden 1948 aus dem heutigen Israel vertriebene Palästinenser in Flüchtlingslagern lebten. Die ersten Kibbutz-Bewohner waren selbst Geflüchtete, vertriebene Juden aus Marokko und Ägypten.

Trotzdem gab es lange Zeit Beziehungen zwischen der Bevölkerung in Gaza und Kfar Aza. Die Bewohner gingen zum Falafelessen nach Gaza-Stadt, Palästinenser kamen zum Arbeiten auf die Felder des Kibbutz. Die 1974 von Kfar Aza gegründete Plastikfabrik Kafrit belieferte auch Kunden in Gaza.

Die erste Intifada, der palästinensische Volksaufstand in den 1980-er-Jahren, beendete die meisten Kontakte. An der Grenze wurde in den 1990-er-Jahren nach zunehmenden Selbstmordattentaten ein Zaun gebaut. Nach dem Beginn der zweiten Intifada und der Machtübernahme der Hamas 2007 kamen Raketenschutzräume hinzu.

Trotzdem waren die Kibbutz-Siedlungen entlang der Grenze bis vergangenen Oktober einer der wenigen Orte in Israel, an denen noch ernsthaft über Frieden gesprochen wurde. Die meisten jüdischen Landsleute hatten davon schon lange nichts mehr wissen wollen.

Vor dem Viertel der jungen Generation treffen Arje und Ilana auf Rachel Stelman, die ebenfalls in den Kibbutz zurückgezogen ist. Die grauhaarige Chefin des Notfallteams von Kfar Aza hat den 7. Oktober versteckt im hintersten Raum ihres Hauses überlebt. Die kleinen Bungalows direkt hinter dem Tor, durch das die Eindringlinge im Oktober kamen, wirken, als sei seitdem kaum ein Tag vergangen. Von Kugeln durchlöchernte Türen und verkohlte Balken erzählen von dem Massaker, das hier stattgefunden hat.

„Das waren keine Aufständischen, die Soldaten angegriffen haben“, sagt Arje. „Sie haben Zivilisten in ihren Betten getötet.“ Stelman erzählt von Videos aus Gaza vom 7. Oktober: „Viele der Leute dort haben sich darüber gefreut.“

Von hier fällt der Blick auf Dschabalija nördlich von Gaza-Stadt. Nach einem Jahr Krieg ist auch dort nur noch eine Trümmerwüste geblieben. Stelman sagt: „Es klingt brutal, aber wenn ich dorthin schaue, denke ich, sie haben Gaza noch nicht genug zerstört.“ Gleichzeitig wisse sie, dass mit Bomben nichts zu gewinnen sei. „Der einzige Weg ist, mit jemandem zu sprechen und eine Vereinbarung zu finden.“ Und wenn es am Ende nur ein kalter Frieden werde. Mit Ägypten habe das doch auch funktioniert. ●





„De Frëndeskreess vum Frieden“

IIII Luc Laboulle

324 der 349 Caritas-Beschäftigten sind diese Woche mehr oder weniger anstandslos zu Hëllef um Terrain gewechselt. Deren Präsident erhob Vorwürfe gegen den DP-Außenminister. Der CSV-Premierminister dankte derweil seinen „Freunden“

Der Versammlungsraum mit dem Namen Rainforest an Nummer 23 bis 25 im Atrium Business Park in der Handelszone Bourmicht in Bartringen ist ein funktioneller weißer Raum. An einer Wand hängen ein riesiger Fernseher und zwei kleine Lautsprecher, an der anderen drei große Fotos von exotischen grünen Bäumen und Sträuchern. Der hellgraue Teppichboden ist mit schwarzen, kakifarbenen und gelben Flecken gemustert. Etwas weiter, an Nummer 41, im zweiten Stock, hat Hëllef um Terrain (Hut) seit einigen Tagen seinen Hauptsitz. Hut hat ihn von der Caritas übernommen, die vor zwei Jahren ihren sozialen Wohnungsdienst hierhin verlegt hatte. Ob Hut auch den Hauptsitz der Caritas in der Rue Michel Welter im hauptstädtischen Bahnhofsviertel anmieten wird, ist noch unklar, die Verhandlungen über die Höhe der Mietgebühren laufen. Verkaufen will ihn die Caritas trotz Millionenschulden offenbar nicht. Zumindest noch nicht.

Am Dienstagnachmittag trat Hut zum ersten Mal an die Öffentlichkeit – rund drei Wochen,

nachdem Krisenmanager Christian Billon die Gründung der neuen Asbl offiziell angekündigt hatte. Der 72-jährige Buchhalter war Ende Juli vom Verwaltungsrat von Caritas Lëtzebuerg als Leiter des Krisenkomitees eingesetzt worden, nachdem neun Tage zuvor bekannt geworden war, dass der Hilfsorganisation 61 Millionen Euro veruntreut worden waren. Sein – CSV-Premierminister Luc Frieden zufolge – ehrenamtlicher Auftrag lautete, die Aktivitäten und die Arbeitsplätze der Caritas zu erhalten, das Vertrauen der Spender und der Öffentlichkeit insgesamt in die Caritas wiederherzustellen. Operative Unterstützung erhielt er von der multinationalen Beraterfirma Price-Waterhouse-Coopers (PWC). Billon arbeitete selbst bei PWC Luxemburg, bevor er 2001 die Bereiche Financial Engineering und Domizilierung auslagerte und sich selbstständig machte, nachdem die damalige Regierung diese Praxis 1999 strenger geregelt hatte. 2015 löste er seine Firma auf, nachdem er zum Generalsekretär der Administration des biens du Grand-Duc ernannt worden war. Dort blieb er nur 18 Monate, seit-

dem ist er in Rente. Billon ist auch im sozialen Sektor aktiv. Er war Vizepräsident der ordensschwesterlichen Yolande asbl., saß in den Führungsgremien der Croix-Rouge, ist bis heute Präsident des Comité national de défense sociale. Weil er der Gesellschaft etwas zurückgeben möchte, wie er am Dienstag erläuterte.

Tag und Nacht, auch an den Wochenenden, hätten er und die in der Buchprüfung von Organisationen und Stiftungen aus dem sozialen und dem Gesundheitsbereich spezialisierte PWC-Partnerin Tiphaine Gruny (40) gearbeitet, um eine Lösung für dieses Drama, diese „fraude lamentable“ bei der Caritas zu finden, sagt Billon am Dienstag im Rainforest-Saal des Bartringer Business Parks. Er wolle auf die Vorwürfe reagieren, die insbesondere der OGBL, Akteure aus dem sozialen Sektor und die linken Oppositionsparteien, aber auch große Teile der Öffentlichkeit in den vergangenen Wochen am Umgang der Regierung und des Krisenkomitees mit der Caritas geäußert hatten. Dass Hut vornehmlich von

Entscheidungsträgern des Banken- und Finanzplatzes gegründet wurde, hat für Misstrauen gesorgt. Thomas Lentz, Generalsekretär des Arbeitgeberverbands der Akteure des sozialen Sektors (Fedas), stellte am Dienstag im RTL Radio die Frage, ob es nicht sinnvoller gewesen wäre, die Aktivitäten der Caritas unter bereits bestehenden Organisationen wie Arcus, der Elisabeth-Stiftung und der Croix-Rouge aufzuteilen. Bei denen wisse man wenigstens, wofür sie stehen.

Als das Krisenkomitee im Sommer Hilfe suchte, habe „niemand den Finger ausgestreckt“, sagt Christian Billon. Genau wie CSV-Premierminister Luc Frieden drückte er den Gründungsmitgliedern von Hut seine Dankbarkeit und Bewunderung aus, dass sie sich für diese edle Sache hergegeben haben. Der Druck auf die Regierung sei groß gewesen, denn ab Oktober habe die Caritas kein Geld mehr gehabt, um die Löhne der Beschäftigten zu bezahlen, rechtfertigt Billon die Entscheidung des Krisenkomitees, eine neue Vereinigung zu gründen.



Oliver Haines

Am Dienstag bei Hut:
Tiphaine Gruny,
Pascal Rakovsky,
Willy De Jong,
Marisa Roberto,
Claudine Konsbruck
und Christian Billon

Luc Frieden sagte am Mittwoch nach einer parlamentarischen Ausschusssitzung, Billon habe mit anderen Organisationen geredet, doch keine sei bereit gewesen, 300 bis 400 Mitarbeiter auf einen Schlag zu übernehmen.

Land-Informationen zufolge waren manche Organisationen durchaus bereit, bestimmte Bereiche der „alten“ Caritas bei sich aufzunehmen, hätte das Krisenkomitee sich dazu entschieden, die Aktivitäten auf mehrere Träger zu verteilen. Die Croix-Rouge teilte auf Nachfrage mit, dass sie weder vom Krisenkomitee, noch von der Regierung „de manière concrète“ angesprochen worden sei, um Teile der Caritas zu übernehmen (Arcus und Elisabeth ließen unsere Anfrage unbeantwortet). Doch offensichtlich wurde diese Lösung nie ernsthaft in Erwägung gezogen. Den Zeitdruck hätte die Regierung verringern können, indem sie der Caritas finanzielle Unterstützung gewährt hätte, damit sie die Löhne ihrer Mitarbeiter/innen noch ein paar Monate länger hätte bezahlen können. Doch weil Frieden nur wenige Tage nach Bekanntwerden der Affäre dekretiert hatte, der Staat werde der Caritas „keen eenzeggen Euro“ mehr überweisen, weil das Geld im Rahmen einer „cession de créance“ sofort an die Spuerkeess und die BGL BNP Paribas gehen würde, bei denen die Caritas insgesamt 33 Millionen Euro Schulden hat, war diese Lösung schnell verbaut.

Am Mittwoch verkündete der Premierminister nun, die Regierung habe doch einen Ausweg gefunden, um der Caritas Geld zu überweisen, ohne dass es direkt an die Banken fließt: Sie gewährt der Organisation über eine Immobilienhypothek einen „kleinen Übergangskredit“ in Höhe von „vier bis fünf Millionen Euro“, damit sie ihre Tätigkeiten zu Ende abwickeln kann. Mit einem etwas höheren Kredit hätte die Caritas unter Umständen noch zwei, drei Monate länger existieren können und das Krisenkomitee etwas mehr Zeit gehabt, eine andere Lösung als die Schaffung einer neuen Asbl zu finden.

**Land-Informationen
zufolge waren manche
Organisationen
durchaus bereit,
bestimmte Bereiche der
„alten“ Caritas bei sich
aufzunehmen, hätte
das Krisenkomitee sich
dazu entschieden, die
Aktivitäten auf mehrere
Träger zu verteilen**

Dafür fehlte aber offensichtlich der politische Wille. Der Premierminister bestreitet bislang, an der Schaffung von Hut unmittelbar beteiligt gewesen zu sein. Offensichtlich ist aber, dass Luc Frieden enge persönliche Verbindungen zu Mitgliedern der neuen Vereinigung hat (*d'Land*, 6.10.2017 / 27.9.2024). Auch das Bistum, das die Caritas nicht retten wollte oder konnte, ist mittelbar impliziert, insbesondere

über die Fondation La Luxembourgeoise, deren Verwaltungsratspräsident Pit Hentgen auch der kirchlichen Immobiliengesellschaft Lafayette SA vorsteht. Christian Billon betonte am Dienstag zwar, „et ass de Conseil d'administration, deen decidéiert, net PWC, mäi Gott“, doch von den sechs Verwaltungsratsmitgliedern, sind neben Billon noch zwei andere, die ebenfalls für PWC tätig waren: Der Buchhalter Pascal Rakovsky (65) arbeitete 23 Jahre lang für die Beraterfirma, bevor er sich 2016 selbstständig machte; er war Partner und Mitglied des Direktionskomitees von PWC. Auch der IT-Sicherheitsexperte David Hagen (64) war von 1995 bis 1999 bei PWC, bevor er zur CSSF wechselte und vor drei Jahren Verwaltungsratsmitglied der russischen East-West United Bank wurde, die nach Putins Angriffskrieg auf die Ukraine Konkurs anmelden musste. Mit Paul Mousel (70), Mitgründer der Geschäftsanwaltskanzlei Arendt & Medernach, gehört auch der Vater des aktuellen Direktors von PWC Luxemburg und Lebenspartner von Tiphaine Gruny, François Mousel (43), zu den Gründungsmitgliedern von Hut. In der Stellenanzeige, die Hut am 21. September im *Wort* schaltete, um einen Generaldirektor zu finden, wurde vorausgesetzt, dass die Kandidat/innen eine „expérience de 5 à 8 ans à un poste similaire ou dans un Big4 dans des missions similaires“ haben. Ihre Bewerbungen sollten sie per Mail an die PWC-Adresse von Tiphaine Gruny schicken. Bis eine geeignete Person gefunden ist, sollen Billon und drei Verwaltungsratsmitglieder die Geschäfte von Hut leiten.

Aus dem sozialen Sektor kommen die Hut-Vorstandsmitglieder Claudine Konsbruck (58) und Willy De Jong (67). Konsbruck, langjährige CSV-Gemeinderätin in der Hauptstadt, ist Präsidentin der CSV-nahen Initiative Rëm Schaffen. Sie ist auch Verwaltungsratsmitglied der Fondation La Luxembourgeoise und der Fondation Chomé sowie der Fondation Sainte Sophie, die zur Elisabeth-Gruppe gehört. Der frühere Bürgermeister von Manternach De Jong hat seine gesamte berufliche Karriere im

ordensschwesterlichen Sozialsektor gemacht. Bevor er in Rente ging, war er Generaldirektor der Elisabeth-Gruppe. Die als Bettel-Vertraute geltende Anwältin Marisa Roberto (51), die noch Anfang Juli *Paperjam* über ihre Vorliebe für teuren Schmuck und Luxuskleidung berichtete, vervollständigt den Verwaltungsrat. Claudia Monti (53), die für die DP zu Kammer- und Europawahlen kandidierte, wird nach Ablauf ihres Mandats als Ombudsman den Vorsitz von Hut übernehmen.

Auf den ersten Blick unterscheidet Hut sich nicht so sehr von den zahlreichen anderen Wohlfahrtsvereinen, Krankenhäusern und Gesellschaften, die ursprünglich von Ordensschwestern gegründet wurden und dem Bistum und der CSV nahestanden, sich in den vergangenen Jahrzehnten immer weiter professionalisiert und ihre Verwaltungsräte für Vertreter aus Industrie und Finanzen geöffnet haben. Ungewöhnlich für diese Art von Unternehmen ist aber das Ausmaß des Sozialkonflikts schon bei der Gründung und der Vorwurf der Gewerkschaft, Hut habe Druck auf die Beschäftigten ausgeübt: Aus Angst, ihre Stelle zu verlieren, sind 324 der 349 Caritas-Beschäftigten dem Boykott-Aufruf des OGBL von vergangener Woche nicht gefolgt, haben ihren Arbeitsvertrag mit der Caritas in den letzten Tagen gekündigt und einen neuen mit Hut unterzeichnet. Die restlichen 23 sind im (Eltern-)Urlaub oder im Krankenschein und sollen ihren Vertrag wohl nachträglich unterschreiben, nur zwei Beschäftigte haben das abgelehnt. Einer von ihnen ist der CSV-Abgeordnete und *Stater* Schöffe Paul Galles, der wegen seiner politischen Zusatzeinkünfte vermutlich weniger auf sein Caritas-Gehalt angewiesen ist. Galles begründete seine Entscheidung am Mittwoch im *RTL Radio* damit, dass er wegen der christlichen Werte zur Caritas gegangen sei und Hut nicht genug kenne, um zu wissen, ob sie dieselben Werte vertritt. Darüber hinaus wolle er solidarisch sein mit den Mitgliedern, die nicht übernommen werden.

[...]



Am Freitag vor der Kammer: Nora Back mit den Abgeordneten Sam Tanson, Claire Delcourt, Taina Bofferding, David Wagner, Marc Baum und Franz Fayot

[Fortsetzung von Seite 13]

Wie viele das genau sein werden, ist noch unklar. Billon hatte am Dienstag schwere Vorwürfe gegenüber DP-Außenminister Xavier Bettel erhoben, der hinsichtlich der Konventionen über den Bereich der internationalen Zusammenarbeit eine „réponse très négative“ gegeben habe: „C’était pour nous un choc“, sagte Billon, er selbst habe sich sehr dafür eingesetzt, dass diese Projekte weitergeführt werden. Doch auch das Erzbistum und Philanthropen der „place luxembourgeoise“ hätten abgelehnt. Deshalb müsse man in diesem Bereich 50 Beschäftigte

entlassen, das sei „scandaleux“. Nach der Ausschusssitzung am Mittwoch reagierte Xavier Bettel auf diese Anschuldigung. Nachdem er noch vor zwei Wochen im *Radio 100,7* behauptet hatte, die Caritas beziehungsweise das Krisenkomitee habe einseitig beschlossen, die internationalen Projekte nicht weiterzuführen, sagte er am Mittwoch, das Kooperationsministerium stelle mindestens 200 000 Euro bereit, damit Projekte in Moldawien, Mali und der Türkei erhalten bleiben könnten – möglicherweise durch andere Organisationen. Er setze sich auch dafür ein, dass die Sensibilisierungsarbeit (*Plaidons responsable*) der Caritas wei-

terlaufen kann, sagte Bettel. Das *Plaidoyer politique* wolle die Regierung ebenfalls erhalten, bestätigte Luc Frieden, in welcher Form sei aber noch nicht geklärt. Eine staatliche Konvention mit Hut für diesen Bereich abzuschließen, sei nicht geplant, weil das zu einem Interessenkonflikt führen könne. Die Gründer von Hut selbst hatten kein Interesse daran gezeigt, die beiden Beschäftigten des *Plaidoyer politique* mit Eigenmitteln zu finanzieren.

Der OGBL, der laut seiner Präsidentin Nora Back noch bis vor zwei Wochen davon ausgegangen war, dass Hut – wie im August von Luc Frieden auf einer Versammlung angekündigt – sämtliche Bereiche der Caritas und alle Mitarbeiter/innen übernehmen würde, hatte erst vergangene Woche eine Debatte über das Arbeitsrecht angestoßen. Dass die neue Struktur keine Unternehmensübertragung vornehme, sondern alle Beschäftigten dazu nötige, ihren alten Vertrag zu kündigen und einen neuen zu unterzeichnen, verstoße gegen das Gesetz. Auch hatte der OGBL die Vorgehensweise von Hut und die Bedingungen kritisiert, unter denen die Angestellten ihre Verträge abschließen mussten. Dass fast alle Angestellten den Wechsel trotzdem mitmachten, kommt einer Niederlage der Gewerkschaft gleich in einem Arbeitskampf, den sie zu spät begonnen hatte. Auf der Pressekonferenz nach seinem Nationalkomitee am Dienstag ging der OGBL erst am Ende auf die Caritas-Affäre ein. Nach anfänglichem Widerstand habe man den Beschäftigten schließlich geraten, die Verträge doch zu unterzeichnen, damit sie ein sicheres Gehalt haben, sagte der zuständige Zentralsekretär Smail Suljic. Schon bei der Protestaktion des OGBL am Freitag vor der Abgeordnetenversammlung hatte sich abgezeichnet, dass die meisten Beschäftigten nachgeben würden. Mit denen, die nicht unterzeichnet haben, wolle die Gewerkschaft vor Gericht ziehen, um die Unternehmensübertragung einzuklagen, verkündete Nora Back. Mit Billons Ankündigung am Mittwoch, Hut habe eine Ausnahme genehmigung bei der Gewerbeinspektion ITM beantragt, um nicht erst nach einem Jahr, sondern unverzüglich Sozialwahlen zu organisieren und eine Personaldelegation einzusetzen, hat Hut der Gewerkschaft etwas den Wind aus den Segeln genommen.

Dabei hatten sich politisch mit dem OGBL nicht nur die Oppositionsparteien Déi Lénk, LSAP und Grüne, sondern auch CSV-Fraktionspräsident Marc Spautz solidarisiert. Spautz nahm am Freitag an der Protestkundgebung vor der Abgeordnetenversammlung teil

und unterstrich am Samstag im *RTL Radio*, dass Artikel 127 des Arbeitsrechts respektiert werden müsse. Die Frage, wieso Hut keine Unternehmensübertragung durchgeführt hat, ließ Christian Billon am Dienstag weitgehend unbeantwortet. Luc Frieden behauptete am Mittwoch im *RTL Télé*, bei einer Unternehmensübertragung hätte Hut die Schulden der Caritas mit übernehmen müssen, was man habe verhindern wollen. Der Anwalt Guy Castegnaro hatte dieses Argument schon vergangene Woche gegenüber *100,7* als „Quatsch“ und „absurd“ bezeichnet: Schulden hätten mit solchen arbeitsrechtlichen Verpflichtungen überhaupt nichts zu tun.

Die Oppositionsparteien déi Lénk, LSAP und Grüne begrüßten am Mittwoch, dass die Regierung in vielen Fragen zurückgerudert sei und nun doch Dinge möglich seien, die es vor ein paar Wochen und Tagen noch nicht waren. Die Grünen-Abgeordnete Djuna Bernard führte den Sinneswandel der CSV-DP-Regierung nach der Sitzung auf den Druck der Opposition und der Öffentlichkeit zurück. Weiter ungeklärt bleibt indes die politische Frage, inwieweit die Regierung tatsächlich in die Gründung von Hut impliziert war. Marc Baum (déi Lénk) sprach am Mittwoch vom „renge Frëndeskreess vum Frieden, dem seng Haaptbeschäftegung et ass, Aarbechtsrecht ze briechen“.

Christian Billon deutete am Dienstag an, dass das von der Regierung eingesetzte Comité de suivi einen gewissen Druck auf das Krisenkomitee und Hut ausgeübt habe. Das Comité de suivi setzte sich vornehmlich aus den Kabinettschefs und anderen hohen Beamten aus den betroffenen Ministerien zusammen. Geleitet wurde es vom Chief of Staff des Premierministers, Michel Scholer, auch der Directeur du Trésor, Bob Kieffer, war dabei. „Nous étions totalement dans l’incertitude de pouvoir signer avec le gouvernement des conventions“, sagte Billon auf der Pressekonferenz am Dienstag. Man habe die Konventionen, die die Regierung vorsichtshalber nur bis Ende des Jahres mit Hut ausgehandelt hat, erst genau studieren müssen, der Teufel stecke häufig im Detail. Im Gegensatz zu den Konventionen mit Caritas enthielten die von Hut Zusatzklauseln, wie etwa die Verpflichtung, sich einem Audit zu unterziehen, von dem man noch nicht wisse, wie man es bezahlen soll, meinte Billon. Den Fonds de roulement von Hut steuern vornehmlich die Fondation La Luxembourgeoise und die Fondation Chomé bei; um wieviel Geld es sich handelt, ist bislang nicht bekannt. ●



TICKER

Goosty au ralenti

« Nous avons arrêté notre présence sur Goosty car cela fait plusieurs mois qu’ils ne nous ont pas payés », informe Marianne Donven. La patronne des restaurants Chiche a constaté que le dernier paiement de la plateforme de livraison de repas date du 8 août. « Normalement, les versements ont lieu toutes les

deux semaines. Quand j’ai coupé le service le 20 septembre, ils nous devaient au moins 3 000 euros », calcule-t-elle. D’autres restaurants nous ont confirmé le même constat. « On a cessé notre collaboration depuis trois semaines, d’autant que personne ne nous répond », relate l’un. « Ça se passait très bien, mais depuis quelques mois, ils ne nous ont pas payé et on n’arrive pas à les joindre », renchérit un autre.

Les débuts avaient pourtant tout l’air d’une *success story* : À peine un an après avoir fondé Goosty, ses fondateurs Alexandre Roderich, Alexandre Mithouard et Hadrien Branca vendaient l’entreprise à Carlitoo, un fonds privé luxembourgeois,

également actif dans l’immobilier. (La somme de 1,3 million d’euros, soit vingt fois le montant investi, est citée par *Silicon Luxembourg* et n’a pas pu être confirmée.) Des jeunes du Luxembourg, une application innovante, une expérience client bien pensée, des commissions plus basses que celles du leader Wedely ont permis au challenger de devenir le deuxième acteur du marché luxembourgeois, revendant jusqu’à 400 restaurants partenaires.

« En 2022-2023, Goosty détenait environ 35 pour cent de parts du marché luxembourgeois de la livraison de nourriture à domicile », détaille « l’équipe Goosty » qui signe sans nom les réponses écrites aux

questions du *Land*. L’arrivée de poids lourds internationaux, Wolt en fanfare en février 2024 et Uber Eats très discrètement cet été, a changé la donne. De nombreux livreurs se tournent vers les nouveaux entrants, les restaurants sont séduits par une application très pratique en cuisine, la force de frappe et le marketing performant, que Goosty qualifie de « concurrence agressive », font le reste. Le nombre de restaurants figurant sur la plateforme de Goosty fond comme neige au soleil.

« Nous avons subi une cyberattaque massive ciblant notre système de gestion et nos bases de données, introduisant des milliers de fausses factures et conduisant à la suppression quotidienne

de restaurants de notre système », justifie l’équipe. Les restaurants n’ont cependant pas eu vent de cette information. Les comptes annuels arrêtés fin 2022 (derniers disponibles au Registre de commerce) affichent une perte de 180 000 euros. Affaibli, Goosty se dit pourtant « optimiste » et annonce « des négociations avec de nouveaux partenaires potentiels ». FC

Rüstungswirtschaft

Dass Luxemburg sich im Juli auf dem Nato-Gipfel in Washington dazu engagiert hat, seine Verteidigungsausgaben bis 2030 auf zwei Prozent des Bruttonationaleinkommens (RNB) zu erhöhen, komme

einer Verdoppelung von 728 Millionen Euro dieses Jahr auf 1,461 Milliarden in sechs Jahren gleich, rechnet die Handelskammer in einem *Eco News Flash* (N° 17/2024) vor. Schon die Ausgabensteigerung zwischen 2014 und 2024 sei mit 189,1 Prozent die fünfgrößte im Vergleich der Nato-Staaten gewesen, nur von Litauen, Lettland, Polen und Ungarn übertroffen worden und habe viel höher gelegen als in den drei Nachbarländern des Großherzogtums. Die Handelskammer betont, „une véritable stratégie économique“ müsse den Ausgabenzuwachs begleiten, und kündigt an, in den nächsten Monaten „une réflexion dans ce sens“ anstellen zu wollen. PF

Un engouement renouvelé

IIII Georges Canto

Les cryptos connaissent un regain d'intérêt concomitamment à l'élaboration d'un cadre légal

Depuis leur apparition, il y a déjà quinze ans, les cryptomonnaies ont proliféré, et on en compte désormais plus de 25 000 dans le monde, dont 10 000 réellement actives. Mais jusqu'à une date récente, elles traînaient une mauvaise réputation due à plusieurs facteurs : immatérialité totale, non-émission par une autorité officielle, absence de régulation, forte volatilité, risques de piratages informatiques et possibilité de blanchiment de capitaux et de financement d'activités terroristes ou criminelles. Et la liste n'est pas exhaustive.

Mais 2024 aura marqué un tournant. Peut-être le début d'une nouvelle ère, avec une augmentation d'un tiers du nombre de détenteurs, désormais estimé à 560 millions de personnes, selon un rapport publié fin août par la société sud-africaine New World Wealth et la britannique Henley & Partners sous le titre « Crypto Wealth Report 2024 ». Près de soixante pour cent résident dans des pays asiatiques.

L'augmentation de la demande a exercé une pression sur les prix, d'autant plus forte que, par construction, la production de nouvelles unités de cryptomonnaies est limitée, et que leur offre croît très faiblement. Ainsi 19,76 millions de bitcoins, sur les 21 millions qui existeront au total, soit 94 pour cent, sont déjà en circulation. La crypto la plus connue, qui représente environ la moitié du marché en valeur, et autant en nombre de détenteurs, a vu son cours franchir les 73 000 dollars en mars 2024, et valait encore plus de 61 500 dollars début octobre 2024, contre 27 500 en octobre 2023. Une évolution qui a eu deux conséquences. À l'été 2024, la capitalisation totale des cryptomonnaies s'établissait à 2 300 milliards de dollars, contre 1 200 milliards de dollars l'été précédent, soit un quasi-doublement.

Un enjeu politique

L'élection éventuelle de Donald Trump pourrait jouer en faveur des cryptos. Après avoir fustigé ce type d'investissements pendant son mandat entre 2017 et 2021, il s'est converti durant la campagne de 2024 en ardent défenseur des cryptomonnaies. Fin juillet, il s'est même rendu à la grande conférence Bitcoin de Nashville, dans le Tennessee, plaidant entre autres pour une relocalisation du « minage » aux États-Unis alors que la Chine en a actuellement le quasi-monopole. Ses déclarations de soutien au secteur qui lui ont permis de récolter des dons substantiels en provenance des professionnels de la « cryptosphère ». En association avec ses trois fils, il a lui-même lancé officiellement le 16 septembre sa plateforme de cryptomonnaies, nommée World Liberty Financial, lors d'un événement en direct sur le réseau social X, mais sans pour autant en dévoiler sa date de mise en service. GC

Le nombre de millionnaires en cryptomonnaies a également presque doublé, passant de 88 200 à 172 300, alors qu'entre 2022 et 2023 leur nombre n'avait augmenté que de 0,6 pour cent. La famille des gros portefeuilles, supérieurs à 100 millions de dollars, s'est également agrandie de 79 pour cent par rapport à 2023, passant à 325 membres. Pour le Bitcoin, c'est encore mieux avec + 111 pour cent pour les millionnaires et un doublement pour les centi-millionnaires. Mais les crypto-millionnaires demeurent une espèce rare : ils ne sont que 28, dont onze en bitcoin.

Principalement américains, les plus riches cherchent de plus en plus à s'installer dans des juridictions fiscalement avantageuses. Les experts de Henley & Partners ont constaté « une augmentation significative du nombre de clients à la recherche d'options alternatives de résidence ». Plusieurs pays, comme les Émirats arabes unis, leur proposent des exonérations fiscales, des droits au séjour voire la citoyenneté en échange de placements importants. Parmi les autres pays « crypto-friendly », l'on trouve Singapour et la Suisse. Mais aucun pays de l'UE. Selon le rapport, « les pays qui créent un environnement favorable à cette industrie connaîtront probablement un afflux de richesses et d'investissements dans les années à venir ».

Sur un marché aussi spéculatif, la hausse des cours est une cause importante d'augmentation de la demande, mais celle-ci est aussi due au fait que, depuis déjà quelques années, tout est fait pour faciliter l'accès des investisseurs aux cryptos. Juridiquement, dans l'UE, des réglementations nationales disparates seront bientôt remplacées par une législation. Adopté en mai 2023, et applicable le 30 décembre 2024, le règlement MiCA (pour Markets in Crypto-Assets) encadrera de manière harmonisée le secteur des crypto-actifs au sein de l'Union. Il prévoit notamment la mise en place d'un agrément préalable pour les nouveaux prestataires de services sur crypto-actifs, avec un régime transitoire de 18 mois pour ceux qui sont déjà en activité sous le régime de leur droit national.

Le règlement régit également l'offre de crypto-actifs au public, la fourniture de services (notamment de conseil) et la prévention des abus de marché. Mais il laisse de côté de nombreux aspects qui resteront soumis aux droits nationaux. De ce fait son application concrète sera probablement source de difficultés et de litiges. Techniquement, plusieurs « formules » sont venues lever les freins à la détention de cryptomonnaies. Une des plus anciennes, apparue dès 2014, est le *stablecoin*, une cryptomonnaie adossée à un actif plus stable, généralement une monnaie nationale comme le dollar américain, l'euro ou la livre sterling, dont elle suit la valeur. Cela permet notamment de profiter de la technologie blockchain sans être exposé à une forte volatilité. En Europe ils sont soumis au règlement MiCA depuis le 30 juin 2024. Leur capitalisation a augmenté de 45 pour cent en un an, mais fin septembre elle dépassait à peine 175 milliards de dollars soit 7,6 pour cent du total, pour 175 produits dans le monde. Le leader, nommé Tether, adossé au dollar et accessible sur près de 350 plates-formes, détient 69 pour cent du marché.

La formule la plus récente, qui connaît un succès fulgurant, est celle des ETF cryptos, apparus sur le marché américain en janvier 2024. Ils tournent principalement autour du bitcoin, mais il en existe en ethereum. Les ETF Spot

Bitcoin (ou bitcoin au comptant) permettent aux investisseurs de détenir indirectement des BTC, car ce sont les fonds, cotés en bourse, qui achètent, gèrent et détiennent la cryptomonnaie. Deux avantages importants, outre la facilité d'accès via des plateformes de trading courantes, sont la sécurité et la transparence. En effet, les gestionnaires d'ETF cryptos sont des émetteurs de premier plan, comme BlackRock ou Fidelity. Ils publient régulièrement des informations sur la composition et la performance de leur produit. Leur principal inconvénient est représenté par des frais de gestion, de transaction et autres, beaucoup plus élevés que ceux des ETF des autres classes d'actifs.

Actuellement plus d'un million de bitcoins en circulation dans le monde (soit cinq pour cent du total) sont détenus via des ETF. Les montants gérés sont encore modestes, estimés à 68 milliards de dollars. Onze fonds, dont les trois plus gros sont gérés par BlackRock, Fidelity et Grayscale, totalisent cinquante milliards. Les États-Unis pèsent 85,3 pour cent du marché mondial. Selon un expert, les ETF Spot bitcoin sont devenus en quelques mois « la poule aux œufs d'or de Wall Street ». Dans le reste du monde, on compte 22 produits, émis dans une dizaine de pays tels que le Canada, Hong-Kong, la Suisse ou le Royaume-Uni. Mais ils ne sont toujours pas autorisés dans l'UE, où la législation est restrictive, non seulement sur les ETF mais sur les fonds en cryptos en général. Ces derniers, au statut de FIA, sont peu nombreux et réservés aux professionnels, contrairement aux États-Unis où le grand public peut accéder à de nombreux produits.

Par ailleurs les distributeurs automatiques de cryptomonnaies facilitent les transactions. Ils se présentent sous la forme de guichets automatiques, directement connectés à une plateforme dédiée, permettant d'acheter ou de vendre la monnaie au moyen de cartes bancaires. Les unités achetées peuvent être envoyées vers un portefeuille virtuel. Celles qui sont vendues peuvent parfois permettre d'obtenir de l'argent liquide. Comme les ATM classiques on peut en trouver dans des aéroports, des magasins, centres commerciaux ou hôtels. On en dénombre près de 39 000 dans le monde, dont plus de 80 pour cent aux États-Unis, pour l'essentiel dédiés au Bitcoin. L'UE est à la traîne avec 1 540 unités dont la moitié sont concentrées dans trois pays (Espagne, Allemagne, Pologne). Il en existe très peu en Belgique et en France, aucun au Luxembourg.

Les limites à leur développement sont les frais élevés de transactions ou de retraits et les pertes frauduleuses signalées lors d'opérations sur ces automates : aux États-Unis, elles ont été multipliées par dix entre 2020 et 2023 pour atteindre 65 millions de dollars au premier semestre 2024, un chiffre probablement inférieur à la réalité. Pire encore, le montant des pertes individuelles est très élevé, avec une médiane de 10 000 dollars en 2024, et deux tiers des cas au préjudice de personnes de plus de 60 ans. Enfin, les détenteurs de cryptomonnaies peuvent de plus en plus aisément payer avec, principalement en bitcoins. Le site spécialisé BTC Map identifiait plus de 6 000 commerçants, surtout des sites marchands sur Internet, acceptant ce paiement dans le monde. Parmi eux des enseignes connues comme Amazon, Destinia ou Subway. Les magasins sont moins nombreux à le faire (une vingtaine à Paris) mais dans certains pays (Italie, Hongrie ou Estonie), on peut payer sa course en taxi en bitcoin. L'Unicef accepte aussi des dons en BTC.

Plusieurs experts estiment que l'engouement pour les cryptomonnaies pourrait être aussi volatil que leur cours. Or le bitcoin n'a pas profité, comme on s'y attendait, de la baisse des taux amorcée au printemps. La diminution prévisible des rendements des placements financiers traditionnels devrait en principe être favorable aux actifs à risque comme les cryptos. Mais depuis son record de mars 2024, le bitcoin a perdu seize pour cent de sa valeur. Le fonctionnement d'un marché « en proie à des faiblesses techniques » pourrait être aussi à l'origine de décrochages susceptibles d'échauder les investisseurs particuliers.

Mais surtout, comme l'admet le rapport de Henley & Partners, les risques sont toujours bien présents : par exemple, au 1^{er} semestre 2024, des hackers ont volé pour 1,4 milliards de dollars de cryptos, deux fois plus qu'à la même période de 2023. Et les arnaques se renouvellent, avec une technique d'escroquerie toute récente utilisant des logiciels malveillants appelés « crypto-drainers » : en 2023, 300 millions de dollars auraient ainsi été siphonnés grâce un mode opératoire proche du phishing. Parmi les stratagèmes figurent la réplique de sites connus des utilisateurs, souvent avec un nom de domaine très similaire, ou la création de plateformes fiables en apparence pour attirer les investisseurs et les inciter à signer des « smart contracts » (contrats numériques stockés dans une blockchain) ce qui permet d'accéder à leur portefeuille de cryptos. ●



Le candidat républicain Donald Trump à un forum de cryptoactifs à Nashville le 27 juillet



Oliver Halmes

Radek Lipka,
Festivaldirektor



Kaleidoskop

IIII Sarah Pepin

Leicht verpixelt erscheint Radek Lipka auf dem Bildschirm: Hemd mit blau-weißem Karomuster, Hornbrille und kurzes braunes Haar. Er entschuldigt sich, keine Zeit für ein persönliches Treffen zu haben. Und beginnt sofort, zu erzählen. Die Vorbereitungen für das Filmfestival Cineast, das dieses Jahr zum 17. Mal stattfindet und dessen Direktor er ist, laufen auf Hochtouren. Eine Last-Minute-Suche nach einem neuen Jurypräsidenten hat die letzten Tage bestimmt – die Wahl fiel auf den rumänischen Regisseur Alexander Nanau, dessen von Luxemburg koproduzierter Dokumentarfilm *Collective* für den Oscar nominiert war. Auch findet zwei Tage nach dem Interview bereits das Konzert von Kalush Orchestra in der Rockhal statt, Radek Lipka muss ständig überall gleichzeitig sein.

Cineast versteht sich nämlich nicht nur als ein Filmfestival mit Fokus auf den Kurz- und Spielfilmen der osteuropäischen Ländern, sondern auch als eine Art *deep dive* in deren Kultur und Gesellschaft. Es geht Radek Lipka und dem Team darum, zu zeigen, wie die Gesellschaft sich dort entwickelt hat. Und darauf findet man natürlich im Film sehr unterschiedliche Antworten. Cineast ist neben dem Luxembourg

City Film Festival das zweitgrößte des Landes, vergangenes Jahr kamen rund 10 000 Zuschauer/innen. Dabei ist das Festival langsam gewachsen, anfangs lag der Fokus lediglich auf einer Handvoll osteuropäischen Staaten. Nun sind 21 Länder vertreten, die den gesamten Raum von Slowenien im Westen hin zu Estland im Norden, Nordmazedonien im Süden und Georgien im Osten abdecken. Diesmal steht Kroatien im Mittelpunkt.

Der gebürtige Pole Radek Lipka wohnt seit 20 Jahren in Luxemburg. Nach ein paar Jahren im Großherzogtum schaute er sich mit seinem Berufskollegen um – Hynek Dedecius hat wie er in EU-Institutionen als Übersetzer gearbeitet – und stellte fest, dass kaum osteuropäische Filme in den luxemburgischen Kinosälen liefen. Und das, obwohl sie auf renommierten Festivals Preise einheimsten. Zu zweit beschlossen sie, die „Semaine du film polonais“ zu gründen. „Wir wollten nicht einfach Teil des Dekors hier sein, sondern selber etwas beitragen“, sagt er. Das war 2006. Die Semaine du film polonais entwickelte sich zum Festival de l'Europe centrale weiter, 2008 fand das Festival zu seinem jetzigen Namen Cineast.

Seiner Arbeit als Übersetzer hat Radek Lipka in den letzten Jahren nicht mehr nachgehen können. Das Festival nahm immer mehr Zeit in Anspruch – was als vollständig von Ehrenamtlichen geführtes Projekt anfang, beschäftigt ihn nun in Vollzeit das ganze Jahr über. Hynek Dedecius und ein bis zwei weitere Teammitglieder gesellen sich in den sechs bis drei Monaten vor Beginn des Festivals hinzu. Die Arbeit besteht mittlerweile auch darin, auf die Berlinale, nach Cannes und nach Wrocław zu fahren, um Filme fürs Programm auszuloten und das Netzwerk zu pflegen. Dabei haben sich in den vergangenen Jahren vor allem die Berliner Filmfestspiele und das Filmfestival von Locarno als eine Art Fundgrube für das Cineast entwickelt.

Seit dem Krieg in der Ukraine hat auch dieses osteuropäische Land mehr Visibilität bei Cineast bekommen. Dieses Jahr gibt es neben der Fotoausstellung „United we stand“ fünf Spielfilme aus oder über die Ukraine; drei davon sind Dokumentarfilme.

Mit der komplexen Debatte, die es nach dem Beginn des Krieges über die Präsenz von russischen Filmen beim Luxembourg City Film

Festival gab, mussten Radek Lipka und Hynek Dedecius sich nicht beschäftigen: „Wir mussten als Festival keine Position dazu ausarbeiten, denn wir zeigen keine russischen Filme.“

Einen einheitlichen Blick gibt es bei einer solchen Vielzahl an Ländern kaum. Aber was macht das Kino des „Ostens“ denn dann aus? Gibt es das überhaupt? „Wir suchen die Brücken zwischen dem Kino des Ostens und dem des Westens. Es gibt unendlich viele.“ Doch sicherlich gebe es auch Merkmale, die das Kino des Ostens in sich vereine. Einerseits der post-kommunistische Blick – auch Filmschaffende, die erst nach dem Fall der Sowjetunion anfangen, Filme zu produzieren, hätten einen subtilen Blick auf die Geschehnisse, die sie erzählen, einen gewissen Rahmen, in dem sie ihre Geschichten entfalten. Auch wenn diese Art der Filmsprache heute nicht mehr gebraucht wird, um sicherzugehen, dass der Film nicht zensiert wird – sie ist trotzdem geblieben, analysiert Radek Lipka. Auch die Beschäftigung mit der Zeitgeschichte, der Zusammenbruch der Sowjetunion und die Identitätsfindung der Staaten haben sie gemein. Und nicht zuletzt der Blick, den sie in den Westen richten, weil sie zum Beispiel der Europäischen Union



Festivilleton

Oliver Halmes

Cineast-Poster in der Liquid Bar im Grund

land
04.10.2024

17

Seit siebzehn Jahren zeigt das CinÉast Filme aus Zentral- und Osteuropa. Der passionierte Festivaldirektor Radek Lipka gibt Einblick

beitreten. „Es gibt das Klischee, dass Filme aus diesen Regionen immer schwere soziale Dramen sind. Auch wenn es sie gibt, und sie oft Preise gewinnen, ist das Kino von dort außerordentlich divers. Wir möchten ein bisschen gegen dieses Stereotyp ankämpfen.“ Das kulturelle und sprachliche Kaleidoskop, das man in manchen Regionen der osteuropäischen Länder finde, sei dem luxemburgischen nicht unähnlich, eine Art Konvergenz der Kulturen.

Nachdem Cineast während der Pandemie auf ein Hybrid-Programm umstieg, hat das Team die Möglichkeit, ein Drittel des Programms online zu schauen, beibehalten. Das virtuelle Publikum schätzt Radek Lipka auf 12-15 Prozent all jener, die sich Tickets für Cineast besorgen. Bereits vor mehr als zehn Jahren hatte es viel Feedback von Kinogänger/innen gegeben, die Familien gründeten und aufs Land zogen. Es wurde schwieriger, sich abends ins Kino zu bewegen. Ihnen kommt es entgegen, sich einen Klassiker auch mal zuhause anschauen zu können. „Unser Hauptanliegen bleibt jedoch das Kino als ein lebendiges Erlebnis, eher als den gleichen Film sechs Monate später auf einem kleinen Bildschirm auf der Couch zu schauen.“

In den vergangenen Jahren haben sich vor allem die Berliner Filmfestspiele und das Festival von Locarno als eine Art Fundgrube für das Cineast entwickelt

65 Spielfilme und 50 Kurzfilme stehen auf dem Programm. Im Wettbewerb konkurrieren dieses Jahr sieben Filme um einen Grand Prix und einen Special Jury Prize. Sowohl in *Lesson Learned* des ungarischen Regisseurs Bálint Szimlér als auch im litauischen Film *Toxic* von Saulė Bliuvaite wird sich mit der Lebensrealität von jungen Menschen beschäftigt. In ersterem geht es um

die oldschool ungarischen Unterrichtsmethoden und einen Jungen, der sich in einer neuen Schule damit zurecht finden muss; in *Toxic* (Goldener Leopard in Locarno) um das ungesunde Umfeld von Model- und Casting-Agenturen für Teenager-Mädchen, die dennoch nach nichts anderem streben, als für ihr Aussehen bewundert zu werden. Aus Serbien kommt *78 Days* von Emilija Gašić, in dem ebenfalls drei Mädchen die Hauptrolle spielen. Sie filmen ihren Alltag während der Nato-Bombenangriffen von 1999 in einer Art Videotagebuch und verschränken so Alltägliches mit akuter Zeitgeschichte. Am weitesten zurück blickt *Holy Week* aus Rumänien, in dem der Regisseur Andrei Cohn Antisemitismus und die Wurzeln der Gewalt in einem Dorf im Jahr 1890 verhandelt. In *Windless* des Bulgaren Pavel G. Vesnakov konfrontiert der Protagonist Kaloyan seine Familiengeschichte und dadurch letztlich sich selbst. Der einzige Film, der noch nicht bereits im Ausland Preise gewonnen hat und in Luxemburg seine internationale Premiere feiert, ist die polnische Produktion *Minghun* von Jan P. Matuszyński. Darin werden Migrationshintergrund und Zugehörigkeit verhandelt – die Protagonistin ist halb Chinesin –, ebenso wie die allzu zeitlose Frage der Hoffnung.

Der Wettbewerb behandelt individuelle Schicksale, die für größere Themen stehen. Die Hauptselektion wirkt dabei etwas weniger politisch, als es andere Festivals derzeit sind. Kaum ein Festival der Welt entkommt der politischen Positionierung, auch nicht das Cineast. Doch die visuellen Fiktionen können auch einen Rückzug aus der überfordernden Realität darstellen. Im besten Fall taucht man ein und tankt auf, damit man dem realen Leben wieder mit mehr Hoffnung begegnen kann.

Cinephile Menschen erzählen oft von dem einen Film, der ihre Liebe zum Kino entfacht hat. Welcher war es für Radek Lipka? Er denkt kurz nach. „Night on Earth von Jim Jarmusch.“ Um noch einen polnischen Klassiker der Filmgeschichte hinzufügen: „Und Krzysztof Kieślowskis Trilogie, vor allem Rot.“ ●

Cineast läuft bis zum 20. Oktober. Vorstellungen und Veranstaltungen gibt es u.a. im Utopia, Kinopolis, dem Ancien Cinéma in Vianden und der Cinemathèque. Weitere Informationen auf www.cineast.lu

FILM MADE IN LUXEMBOURG

La zone de non-intérêt

IIII Jeff Schinker

Avant la Deuxième Guerre Mondiale, Pierre Schaul et Nicolas Wolff étaient membres des Corps volontaires luxembourgeois, une formation militaire qui constituait, avec la gendarmerie grand-ducale, une sorte de premier jet de ce qui allait devenir l'armée luxembourgeoise. Les Corps volontaires étant placées sous administration allemande pendant l'occupation nazie, Schaul et Wolff sont d'abord envoyés à Weimar pour « reconversion professionnelle » – dans le contexte de la dictature nazie, le terme fait un peu plus froid dans le dos que de nos jours la perspective d'un team-building un peu chiant – puis envoyés à Buchenwald pour insubordination.

De Buchenwald, ils sont envoyés dans le camp annexe d'Arolsen, histoire de leur offrir un petit changement d'air. Mal leur en prit, aux nazis, puisque c'est là que les deux organiseront leur fugue de concert avec le Belge Fernand Labalue et le Polonais Adolf (eh oui, le prénom n'était pas encore honni à l'époque) Korzynski, qui s'occupant de voler les uniformes nazis, qui de préparer une voiture, qui s'infiltrant dans les plus ou moins hautes sphères des nazis en sa qualité de coiffeur.

Encadrée par une introduction et un épilogue qui recourent à des images d'archives et structurée par la voix off de Nico Graf, la narration du (très) long-métrage *Operation Pauly* de Marc Thoma commence au moment de l'incarcération des deux Luxembourgeois à Arolsen et accompagne les quatre déportés jusqu'à leur retour salvateur au bercail – bercail qui deviendra donc aussi celui de Korzynski et de Labalue, ce dernier prenant pour femme la sœur de Schaul comme pour consolider par le sang cette fraternité improbable. Une fraternité dont l'odyssée à la fois épique et incongrue aurait pu faire penser à un *O Brother Where Are Thou* luxembourgeois ou, tout du moins, une belle histoire de résistance. Hélas, le dur passage de la théorie à la pratique, de l'idée filmique à sa mise en scène, about à un film-naufnage comme on en a rarement vu, un navet de fond en comble, un film cohérent et homogène dans sa nullité seulement.

D'abord, les personnages (pourtant historiques) n'ont pour ainsi dire aucune profondeur – les officiers SS se contentent de gueuler sur les déportés comme s'ils portaient tous des appareils auditifs, certains articulant avec une lenteur telle qu'on dirait des malvoyants qui peinent à déchiffrer ce qu'il y a écrit sur le prompteur devant eux.

S'il est déjà assez désolant de filmer des nazis comme des simples figurants dans un atelier-théâtre d'un Ehpad tant c'est manquer de respect aux victimes que de suggérer que leurs bourreaux étaient de parfaits idiots, les quatre personnages principaux font tout sauf honneur aux personnes réelles dont ils s'inspirent. Il faut les voir se tourner les pouces

en parlant comme des automates dans leur baraquement, zombies sous Xanax dont on se dit que jamais de la vie ils parviendront à fuguer, qui réussissent tout juste à échanger des bribes de phrases pour échafauder un semblant de plan de fuite dont on n'apprend pas grand-chose sauf que l'opération se nomme Pauly.

C'est *Prison Break* au pays des ignares – et pour le spectateur, malheureusement, ça pourrait s'appeler *La Zone de Non-intérêt* tant on finit par se foutre du destin de ces quatre personnages au bout de deux minutes top chrono.

Kurwa

Entre sur-jeu, sous-jeu et non-jeu, le ton n'est non simplement jamais juste, il frôle même sans cesse la parodie involontaire, de sorte que prises hors contexte, certaines scènes pourraient donner l'impression qu'on se trouve en plein Monty Python – sans le génie des Britanniques, s'entend. La réalité est hélas bien plus triste : on a vu du Duerftheater plus subtil, et des enfants jouer leurs sketches en fin d'année scolaire avec plus d'entrain, de conviction, de charisme.

Le fait qu'il s'agisse d'acteurs-amateurs n'excuse pas tout, il n'excuse même rien du tout : Nombre de réalisateurs travaillent bien voire très bien avec des acteurs non-professionnels ; Stéphane Brizé en est coutumier, Ken Loach aussi ; *Nomadland* était un bijou, tout comme *The Florida Project*. Mais encore faut-il savoir les diriger ou, à défaut, ne serait-ce qu'essayer de les diriger.

Ainsi, quand les quatre sont confrontés à une panne d'essence et qu'il s'avère qu'un des fugueurs a oublié l'entonnoir leur permettant de transvaser le contenu d'un bidon d'essence dans le réservoir, l'acteur jouant Korzynski se lance dans un monologue rageur en polonais ponctué d'un *kurwa* toutes les deux secondes, se montrant d'une extrême agressivité très en désaccord avec l'épilogue du film, où sa contrepartie historique est qualifiée de « brave parmi les braves ». Le pire, c'est qu'on a l'impression d'avoir assisté là à ce que l'équipe exclusivement masculine du film considère comme son morceau de bravoure.

L'histoire est, quant à elle, racontée n'importe comment, à la fois sur un plan narratif – sans la voix off de Graf, ciment structurel bien nécessaire, rien ou presque ne serait compréhensible tant il faut ici du *telling face* à un *showing* qui ne montre rien de cohérent – que sur un plan formel, la caméra sévissant à zoomer à tout-va sur des murs, des prisons, des gens, des bottes, des chevaux, comme si le caméraman venait de découvrir la fonction zoom et s'en trouvait fasciné.

Cette histoire vraie de quatre jeunes hommes qui font face à l'occupant et mettent leur vie en danger aurait mérité bien plus de soin

Face à ce récit épique et héroïque sur quatre jeunes hommes qui font face à l'occupant et mettent en danger leur vie, il aurait fallu s'accorder au moins sur un ton à suivre – épique, pathétique, édifiant, comique même, du moment qu'il y a une cohérence, un choix esthétique conscient, dont cette *Operation Pauly* est complètement dépourvu. Cette histoire vraie aurait mérité bien plus de soin.

La musique d'Anselme Pau essaie tant bien que mal de donner une direction émotionnelle à la soupe narrative, en alternant entre pathos, suspens et trépidation, mais elle se sert trop de clichés de ce genre de film et, surtout, ne parvient plus à sauver ce qui est déjà depuis longtemps en train de couler, Pau faisant ainsi figure de *one man orchestra* sur ce Titanic cinématographique.

Si les frères Lumière avaient su que leur invention du cinéma allait aboutir sur cette chose navrante, ils auraient peut-être abandonné leur si belle idée d'animer les images. Si l'on pourrait arguer que le résultat est tel parce que le projet n'a pas pu bénéficier des aides du Film Fund et était donc condamné à la raconter avec les moyens du bord, cette histoire édifiante, l'argument peut être retourné contre la production : à voir le résultat, l'on comprend la réticence à soutenir un tel navet.

Entre *Sterben* de Mathias Glasner ou *Langue étrangère* de Claire Burger, projetés dans les autres salles au Limpertsberg, et cet *Operation Pauly*, la différence est telle qu'on finit par se demander si la théorie des multivers n'était pas en train de s'avérer et si d'aventure je n'avais pas atterri dans un monde parallèle où le cinéma luxembourgeois aurait fait du surplace, voire régressé depuis ses premiers pas d'amateur. ●



Jean Schwartz

C'est *Prison break* au pays des ignares

Traumwelten

IIII Pierrot Brotons

Luc François' *Hirngespinnste und Silberstreifen*, umfasst zwölf voneinander unabhängige Kurzgeschichten (Hydre Editions). Zusammengekommen wirken die Erzählungen wie ein Potpourri aus Fantasy- und Science-Fiction-Erzählungen, Hollywood-Filmen und Meta-Diskursen. Aufgrund dieser Mischung entsteht beim Lesen das Gefühl, tatsächlich einem Hirngespinnst nachzujagen. Was auf den ersten Blick wie eine gewöhnliche Geschichte wirkt, verwandelt sich kurz darauf in psychologischen Horror. Der Autor lässt Genre-Grenzen verschwimmen und spielt mit der Erwartungshaltung der Leser.

Genauso beginnt die erste Geschichte *Hirngespinnste*: Aus der Ich-Perspektive wird Einblick in das Leben eines Angestellten und dessen Freundschaft mit einer Kollegin gewährt. Die beiden kennen sich wohl noch nicht lange, denn tiefgründige Gespräche werden gekonnt gemieden. Während Nasrin nach und nach ihre schwierige Lage offen anspricht, verliert sich der Erzähler in paranoiden und wahnwitzigen Episoden. Zwischen Alltag und Wahnsinn wird hier der Kampf um das eigene seelische Wohlbefinden in einer Arbeitswelt, die immer mehr und mehr Leistung fordert, verhandelt – ebenso wie der Wert der Freundschaft. Ähnlich gesellschaftskritisch schildert François in *Warnstufe Grau*

das farblose Leben einer austauschbaren Figur in einer grauen Welt. Inmitten des geschäftigen Alltags fließt das Erlebte in einem Punkt zusammen, sodass kein Unterschied mehr zwischen Gestern und Heute, jetzt und gleich zu erkennen ist. Eingängig geschrieben und relativ zügig erzählt, sind *Hirngespinnste* und *Warnstufe Grau* ein interessanter Einstieg ins Buch. Sie zeichnen das Porträt einer vom Leben entfremdeten Gesellschaft.

Dann wird es mit *Highscore* jedoch recht einfallslos. Es ist die minutiös aufgedröselte Geschichte einer fiktiven Band, samt Alben, Lyrics, Tourneen, Interviews, Dramen und Alkoholexzessen - verfasst von einem Musikkritiker. Aufgrund der Trivialität stellt sich beim Lesen schnell Langeweile ein; es mangelt an einer eigentlichen Handlung. Die folgenden Erzählungen können ebenso wenig überzeugen und zeugen von allgemeiner Oberflächlichkeit.

Aus einer nicht allzu weit zurückliegenden Vergangenheit erzählt *Loretta* die Geschichte eines pensionierten Lokführers. In einer Welt, die im technischen Fortschritt begriffen ist, hat er Halt und Ordnung verloren. Die plumpen Dialoge und die Hilflosigkeit des Protagonisten führen die Kritik ins Lächerliche. Gleichermassen ergeht es den Figuren in *Wandler*. Die Ich-Perspektive verzerrt die Sicht auf das Innenleben des Erzählers, das eigentlich Erwähnenswerte kommt zu kurz. Dazu werden hier altbekannte Sci-Fi Tropen recycelt, obwohl gerade an dieser Stelle der banale Alltag die Willkür der Gewalt in seinem schrecklichsten Gewand zeigen könnte. Weiter werden von François alle nur erdenklichen Klischees herangezogen: So ist *Venom Cloak* eine misslungene Parodie auf das *Marvel*-Universum. Der alternative Spider-Man vom Dorfe und die unmittelbaren Anspielungen auf das amerikanische Vorbild funktionieren nicht als Stilmittel. Aus der Not wird eine zweite Erzählebene eingebaut, die wegen ausbleibender Folgen sinnlos und erzwungen wirkt. Ähnlich schablonenhaft sind die folgenden Geschichten: *Den Richter zu richten*, *Skipper* und *Aus dem Schiffsbuch der Salteema*. Vom Fantasy-Rollenspiel über ein Zeitreise-Dilemma bis zu galaktischen Freibeutern wird *Hirngespinnste und Silberstreifen* von Ge-

schichten vollendet, die sich in ihrer Absurdität und Abstraktheit gänzlich der Sinnhaftigkeit widersetzen.

Der Band wird ungewollt zum Sinnbild der Hirngespinnste und Traumwelten: Auf unterhaltsame Weise fantasiert, können sie ohne schlechtes Gewissen schnell wieder abgetan werden. Da alles so banal und gleichzeitig

abstrakt ist, läuft die eigentlich interessante Materie ins Leere. Die verbrauchten Klischees tun ihr Übriges. Die Handlung bleibt über weite Strecken ereignislos, die Figuren sind eine Anhäufung verllorener und verzweifelter Gestalten. Am Anfang äußerst vielversprechend, fehlt es insgesamt deutlich an Kontrast, Kreativität und einem übergeordneten Zusammenhang. ●

Es gibt Geschichten, die sich in ihrer Absurdität und Abstraktheit gänzlich der Sinnhaftigkeit widersetzen



T A B L O

POLITIQUE

Mépris pour l'art

« Arrivé au Luxembourg en 2019, Alborz n'a eu de cesse de mettre ses talents et son esprit au service de la communauté luxembourgeoise », s'exprime le collectif d'écrivains Le Gueuloir dans une lettre de soutien à

l'artiste iranien Alborz Teymoorzadeh dont le titre de séjour vient à expiration. Né en Iran en 1987, il est diplômé du master en architecture à l'Université du Luxembourg, où il dit avoir trouvé « myself and my home through my thesis ». Il est très actif sur la scène culturelle en général et eschoise en particulier. Son travail allie avec brio sa formation d'architecte à une grande connaissance de la photographie et des arts graphiques comme on a pu le voir dans la page *Land Art* qu'il a réalisée en 2022.

Sa demande d'un titre de séjour en tant que travailleur indépendant a été refusée par le ministère des Affaires

intérieures de Léon Gloden (CSV). La commission consultative a estimé que les créations artistiques de Teymoorzadeh n'apportent « pas de véritable plus-value en termes d'intérêts économiques pour le Luxembourg, ne servent pas réellement les intérêts du pays et ne peuvent pas être considérées comme une intégration dans le contexte économique national ou local ».

Plusieurs institutions, comme Esch capitale culturelle, Rotondes, ou Neimënster ont manifesté leur soutien à Alborz Teymoorzadeh. La Kulturfabrik a même proposé de l'embaucher à

temps partiel pour lui permettre de faire appel de la décision administrative. Sans succès : l'artiste est obligé de quitter le territoire le 6 octobre prochain.

Face au *Land*, Alborz Teymoorzadeh souligne que le précarité administrative et l'incertitude qui prévaut lors des renouvellements de titres de séjour, touchent beaucoup de personnes, dont la plupart ne disposent pas de réseaux de soutien. Plus largement, il considère qu'en ignorant l'avis d'importants centres culturels du pays, le ministère des Affaires intérieures méprise la culture et les artistes. Répondant à notre sollicitation, le ministère de la Culture

d'Eric Thill (DP) précise ne pas avoir été saisi du dossier. « Cependant, nous sommes au courant de la situation de Monsieur Teymoorzadeh et nous suivons l'évolution du dossier. » LAL / FC

THÉÂTRE

Roulez, jeunesse

Attirer les adolescents au théâtre est un défi. Le « Focus adolescence » qui court toute l'année est la réponse des théâtres de la Ville de Luxembourg. Seront mis en avant des thématiques qui les touchent (environnement, égalité des genres, place des jeunes,

isolement), des disciplines proches d'eux (skate, rap, vidéo, hip hop) ou leur implication dans le processus créatif. « Il n'y a pas de recette : on recherche, on essaye, on apprend », explique Tom Leick-Burns, le directeur. Lors des prochaines semaines, on pourra voir la reprise du très remuant *Songes d'une Nuit...* Une sorte de « Shakespeare en boîte de nuit » (jusqu'au 6 octobre). Suivent *Stolen Ground*, une création de la jeune autrice Anna Leader autour de l'héritage post-colonial (du 8 au 17 octobre) et *Lone Wolf* autour des fusillades scolaires et du comportement des groupes (du 13 au 16 octobre). FC

Duo d'artistes pour duo de destins

IIII Godefroy Gordet



Pascale Noé Adam dit avoir enfin trouvé un rôle qui lui sied

Les premières représentations de *Norma Jeane Baker de Troie* se jouent très prochainement au Opderschmelz de Dudelange. Entre deux moments de répétitions, nous avons parlé à Pauline Collet et Pascale Noé Adam, respectivement la metteuse en scène et celle qui tient le monologue qu'est cet étonnant spectacle.

Pauline Collet et Pascale Noé Adam se sont rencontrées en 2017 avec que la première auditionne devant la seconde pour la création de *Roulez Jeunesse* de Luc Tartar. Les deux femmes et artistes ont un « flash artistique » l'une pour l'autre : « Avec ma sœur (Nathalie Noé Adam, ndlr), on l'a vu arrivée et on s'est dit qu'elle était géniale. Depuis, on se croise, et on se recroise, on va voir le travail de l'une et de l'autre, une amitié est née ».

Aujourd'hui, duo complice de cette création, l'association des patronymes que sont Collet & Noé Adam s'entend comme une évidence face à ce spectacle impliquant deux figures iconiques des mythologies antique et moderne : Norma Jeane Baker, Marilyn Monroe à l'écran, et Hélène de Troie, fille de Zeus et de Lédä. Séduite par le texte *Norma Jeane Baker de Troie* d'Anne Carson, Pascale Noé Adam se met en tête de monter la pièce et surtout d'y tenir le rôle-titre. Elle demande à Pauline Collet de l'accompagner et de la mettre en scène. « Pour moi il n'y avait que Pauline qui pouvait me mettre en scène. Il faut un rapport de confiance immense entre metteuse en scène et comédienne. Une personne qui sait faire de la direction d'acteur, ce qui ne court pas les rues », explique la comédienne. La metteuse en scène réplique : « Elle m'a approchée il y a un an avec ce texte particulier. Un challenge que j'avais envie de relever avec elle ».

Autrice et professeure de grec ancien, Anne Carson établit dans *Norma Jean Baker de*

Proche de la poésie brute, la pièce d'Anne Carson interroge la guerre, ses illusions, et la place des femmes : parfois guerrières, parfois victimes

Troie, un parallèle entre Hélène de Troie et Marilyn Monroe. En s'appuyant sur la tragédie d'Euripide, où Pâris enlève un nuage à l'apparence d'Hélène, tandis que la vraie Hélène est cachée en Égypte, l'autrice joue avec les mythes, revisitant l'histoire d'Hélène au travers de l'univers d'Hollywood. Proche de la poésie brute, Anne Carson interroge la guerre, ses illusions, et la place des femmes. « Il s'agit de savoir à quel moment tu choisis de devenir guerrière ou d'être victime, et c'est à toi de maîtriser l'axe de la caméra, si tu es devant ou derrière et dans quelle direction tu vas », expliquent les deux artistes. Plus brièvement, le texte parle de la chute d'un système, « quelque chose qui ne peut plus tenir debout », comme le souligne encore Pauline Collet. *Norma Jean Baker de Troie*, c'est l'histoire de toutes les femmes, mais aussi de tous les hommes, finissent-elles par dire. « C'est l'histoire d'un système dont les hommes, comme les femmes sont victimes. »

Alors, depuis le premier jour de travail sur cette création, elles entretiennent une relation duale. Chacune d'elle, comédienne et metteuse en scène, ont à l'esprit une méthode loin des diktats du théâtre d'avant. « Il y a beaucoup de bienveillance dans notre relation artistique », lance Collet. Et Noé Adam de répondre, « au début de ma carrière, j'ai souffert avec des metteurs en scène qui pense que c'est en brisant un comédien qu'on arrive à le faire exulter », et Collet qui ajoute, « on peut être exigeant, précis et avoir une attitude positive », et Noé Adam de la rejoindre, « On travaille très en confiance, ce qui ne veut pas dire que Pauline me laisse respirer. Mais ce travail ne se fait pas dans la douleur ».

Et puis, le texte n'a jamais été monté, formellement, semble-t-il, « si ce n'est une version de Katie Mitchell sous forme de

performance et une lecture dans le sud de la France à Marseille... » Elles sont, en tout cas, les premières, d'ici à Paris, à monter ce texte étonnant et singulier. Facteur d'autant plus motivant que Pascale Noé Adam était longtemps loin de la scène, et dans quel rôle s'il vous plaît. Pauline Collet ajoute aussi une nouvelle aventure à sa carte de visite luxembourgeoise, elle qui occupe cette saison de nombreuses scènes dans le pays.

Pascal Noé Adam voulait, enfin, trouver un rôle qui l'anime profondément, un rôle qu'elle trouve aussi dans sa dualité de personnages, comme un fameux hasard objectif. « J'ai 44 ans et une petite carrière d'artiste derrière moi. Pourtant, quand je revois mon parcours, je me dis que je n'ai jamais eu des 'beaux' rôle à jouer. En tant que femme, ces rôles sont rares, et c'est souvent l'acteur qui brille. Aujourd'hui, la balance s'équilibre avec de plus en plus de textes d'autrices montés. Et c'est aussi la volonté ici : trouver un rôle de femme et faire entendre des femmes ».

Passées par la Kulturfabrik à Esch-sur-Alzette, Neimënster à Luxembourg, l'Espace Bernard Marie Koltès de Metz, jusqu'au Gewerkschaftsraum de Dudelange, elles présenteront enfin, après une année de création, leur *Norma Jeane Baker de Troie* à elles, avec à l'esprit, l'idée d'une pièce où deux femmes idolâtrées règnent en maîtresses d'elles-mêmes et du monde dans lequel elles vivent... Un peu comme elles deux, l'une au plateau, l'autre derrière le mur invisible, unies à l'ouvrage d'une pièce non pas « féministe » mais « de femmes ». ●

Norma Jeane Baker de Troie, les 7 et 8 octobre au Opderschmelz à Dudelange, puis à partir du 21 novembre au Théâtre du Centaure

Lieber eine Cyborg als eine Göttin

IIII Anina Valle Thiele

Mit *Radical Software* bricht das Mudam (selbst-)bewusst Stereotype auf. Die Schau beleuchtet schillernd die Vorreiterrolle von Frauen in der Computerkunst

Dass Frauen keinen Zugang zu Technik und Naturwissenschaften haben, dieser Gedanke überdauerte hartnäckig das 21. Jahrhundert. Dabei zeigen zahlreiche Studien, dass es etwa für Mathematik oder Kodieren nur eines frühen Zugangs bedarf, damit die Barrieren in allen Köpfen fallen können ...und bei mancher gar nicht vorhanden waren.

Mit der Ausstellung *Radical Software*, die das Mudam und die Kunsthalle Wien gemeinsam organisiert haben und die von Michelle Cotton kuratiert wird, setzt das Mudam dezidiert auf Künstlerinnen, die in Musik, Dichtung, Literatur und Film schon in den 1960er und 70er Jahren mit Computertechnologie experimentierten.

Radical Software: Women, Art & Computing 1960-1991 zeigt über 100 Werke von 50 Künstlerinnen aus vierzehn Ländern, die unter den ersten waren, die Computer – Großrechner wie Minicomputer – als Werkzeug(e) für ihre Kunst verwendeten oder aber zum Thema machten. Die flimmernde Schau im Erdgeschoß des Mudam umfasst ein breites Genre, darunter Malerei, Skulpturen, Installationen, Filme, Performances und zahlreiche computergenerierte Zeichnungen und Texte.

Software als Instrument für sozialen Wandel

Das Leitmotiv für die Ausstellung *Radical Software* geht auf den Titel einer Zeitschrift zurück, die Beryl Korot 1970 zusammen mit ihren Künstlerkolleginnen Phyllis Gershuny und Ira Schneider gründete. Sie wählten den Begriff Software – im Gegensatz zu Hardware – als Metapher und mächtiges Instrument für sozialen Wandel.

Die Ausstellung spannt einen Bogen von den ersten Werken, die in akademischen oder industriellen Computerlabors entstanden, bis hin zu Arbeiten auf den ersten Heimcomputern und dem Aufkommen des World Wide Web. Sie thematisiert eine Zeit, die auch von der zweiten feministischen Welle geprägt war, und dokumentiert die weniger bekannte Geschichte der Anfänge der digitalen Kunst.

Das Anliegen, das die Zeitungsmacher/innen damit verfolgten, klingt in heutigen Zeiten, in denen Künstliche Intelligenzen wie ChatGPT auf dem Vormarsch sind und menschliches Denken vermeintlich ersetzen, wie ein hehrer Anspruch und doch visionär: „Macht wird nicht mehr zum Landbesitz, Arbeit oder Kapital gemessen, sondern am Zugang zu Informationen und den Mitteln, sie zu verbreiten ... Unsere Spezies wird weder durch eine totale Ablehnung noch durch eine bedingungslose Befürwortung der Technologie überleben, sondern durch ihre Vermenschlichung, wenn Menschen die Informationsinstrumente zur Verfügung stehen, die sie benötigen, um ihr Leben zu gestalten und wieder in die Hand zu nehmen.“ (Beryl Korot, Phyllis Gershuny und Ira Schneider im *Radical Software* Magazin, 1970)

Die Schau setzt einerseits auf Eyecatcher (eine Schuh-Installation, in der Künstlerinnen in Kurz-Interviews erläutern, wieso sie welche Schuhe tragen; dadaistisch anmutende Drei-D-Bilder von Valie Export), andererseits geht sie chronologisch vor.

So kann man an ausgewählten Werken nachvollziehen, wie Elena Asins, Colette Stuebe Bangert und Charles Jeffrey Bangert, Lily Greenham, Grace C. Hertlein, Ruth Leavitt, Vera Molnar, Monique Nahas und Hervé Huitric, Katherine Nash, Sylvia Roubaud und Joan Truckenbrod zu den ersten Künstler/innen gehörten, die Computer zur Erstellung von Zeichnungen und Drucken verwendeten.

Pionierinnen der Computerkunst

Die Pionierinnen der Computerkunst erlernten Programmiersprachen und entwickelten zum Teil selbst Programme. Die Arbeiten entstanden oft ohne Bildschirm oder grafische Be-

nutzeroberfläche. So konnten die Künstlerinnen die Ergebnisse erst sehen, wenn sie ausgedruckt waren. Künstlerinnen wie Asins und Molnar nutzten den Computer, um generative oder algorithmische Kunst zu mechanisieren, die sie zuvor von Hand produziert hatten. Andere Künstlerinnen wie Hanne Darboven, Bia Davou oder Channa Horwitz erschufen ihre Werke dagegen ohne Maschinen.

Isa Genzken benutzte Computer, um lineare Pläne im Maßstab 1:1 für eine Reihe von Skulpturen zu berechnen und zu zeichnen, die zwischen 1976 und 1983 entstanden. Barbara T. Smith erzeugte eine Serie von 3.000 einzigartigen „Schneeflocken“ für eine Performance in Las Vegas im Jahr 1975. Doris Chase und Lillian Schwartz gehörten zu den ersten Künstlerinnen, die am Computer abstrakte bewegte Bilder erzeugten, die derzeit im Mudam Auditorium im Untergeschoss zu sehen sind.

Die Arbeiten von Johannesson locken einen als Diashows auf großformatigen Leinwänden in die Westgalerie und den Jardin des Sculptures, wo vor einer gefühlten Ewigkeit der schwarze Tintenbrunnen von Su-Mei Tse plätscherte.

Charles Babbages Assistentin Ada Lovelace erkannte, dass die Maschinen nicht nur für numerische Berechnungen, sondern auch für die Verarbeitung von Wörtern, Bildern und Musik eingesetzt werden konnten. Heute gilt Lovelace als die erste Programmiererin. Das Video Ada en ADA (1989) von Dominique Gonzalez-Foerster nimmt darauf augenzwinkernd Bezug, indem es die Computerprogrammiersprache ADA verwendet, um die biografischen Daten von Ada Lovelace zu erzählen.

In den 1970er Jahren wurden Computer aufgrund der Massenproduktion von Mikroprozessoren erschwinglicher. Damit begann eine neue Ära, die der Heimcomputer. Ende der 1980er und 90er folgte eine rasante Entwicklung bei neuen Hardwaresystemen für Spiele und Virtual-Reality.

Erste Programmiererin: Ada Lovelace

Zahlreiche Werke spiegeln diese neue Ära wider. So sollte Dara Birnbaum für ihr Pop-Pop-Video: Kojak/Wang (1980) eine Fernsehwerbung verwenden. Die im Mudam gezeigten Arbeiten von Betty Danon, Samia Halaby, Barbara Hammer und Charlotte Johannesson entstanden auf frü-

hen Apple- oder Amiga-PCs, meist in den eigenen vier Wänden der Künstlerinnen.

„Ich wäre lieber eine Cyborg als eine Göttin“ schrieb Donna Haraway am Ende ihres Essays *A Cyborg Manifesto* (1985). In Anlehnung an das Science-Fiction-Genre verwendete Haraway das Bild des Cyborgs (kurz für kybernetischer Organismus), um Geschöpfe in einer Post-Gender-Welt zu beschreiben. Die Metaphorik der Cyborgs eigne sich ihr zufolge, um einen Weg aus dem „Labyrinth der Dualismen“ zu finden.

Diese „Hybride aus Maschine und Organismus“ sollten seither unzählige Kunstwerke inspirieren, gespeist auch aus der Vorstellung, ein technologischer Weg führe vielleicht auch in die oder in ein Mehr an Freiheit. *Self Portrait as Another Person* (1965) und *X-Ray Woman* (1966) sind zwei dieser frühen Cyborg-Bilder von Lynn Herschman Leeson. Sie sind neben Irma Hühnerfauths *Augen und Glocken* (1970) zu sehen gleich neben Arbeiten, die Anne-Mie Van Kerckhoven in den späten 1980er Jahren im Labor für künstliche Intelligenz in Brüssel mit Computern produzierte.

Rebecca Allens *Swimmer* (1981), ebenfalls ein ästhetischer Eye-Catcher in der Schau, war die erste dreidimensionale Animation eines weiblichen Körpers. Dass es auch Pionierinnen bei der Erzeugung von künstlicher Intelligenz gab, davon zeugen schließlich die Entwürfe von Tamiko Thiel aus den 1980er Jahren für die *Connection Machine*, den ersten Computer, der Intelligenz und Leben simulieren sollte.

Radical Software ist eine faszinierende Schau, die das vielseitige Wirken und die Werke von Pionierinnen in der Computer-Kunst in den Vordergrund stellt. Wohltuend ist, dass die Ausstellung wenig textlastig ist, sodass sich Besucher/innen mit unvoreingenommener Neugierde die Werke selbst erschließen können. Man darf hoffen, dass es viele Schulklassen hier hineinzieht und nicht nur Kennerinnen die Schau anerkennend und staunend durchstreifen. Der begleitende Katalog war in der ersten Woche nach der Eröffnung leider noch nicht verfügbar. ●

Radical Software: Women, Art & Computing, 1960-1991, kuratiert von Michelle Cotton, assistiert von Sarah Beaumont und organisiert in Zusammenarbeit mit der Kunsthalle Wien ist noch bis zum 02.02.2025 im Mudam zu sehen

Die Arbeiten von Charlotte Johannesson locken auf großformatigen Leinwänden in die Westgalerie des Mudam



« L’amour, c’est politique »

IIII Entretien : Loïc Millot

Rencontre avec Payal Kapadia, réalisatrice de *All We Imagine as Light*

D’Land : La production de votre film s’est étendue sur quatre années, de 2020 à 2024, en pleine pandémie Covid. Est-ce ce contexte sanitaire qui vous a conduit à mettre en lumière trois personnes travaillant dans un hôpital ?

Payal Kapadia : En réalité, j’ai commencé à travailler sur le film dès 2018, bien avant le Covid. Certains membres de ma famille étaient alors très malades, je devais m’en occuper. Je ne cessais d’aller d’un lieu médical à un autre, d’un hôpital à un autre. J’étais dans ma dernière année d’études en tant que réalisatrice. Pour mon diplôme, je devais rendre un film de vingt minutes environ. Comme je passais beaucoup de temps dans les salles d’attente, j’ai observé la vie des hôpitaux, cela m’a captivée. Il m’a paru passionnant de la mettre en scène, notamment parce que beaucoup de femmes y travaillent. La question des relations entre les femmes et le monde du travail me semble en effet capitale et j’avais là le cadre parfait pour l’aborder. L’hôpital est comme un microcosme de la ville : tant de personnes différentes y sont présentes, tant de langues variées y sont parlées. J’ai commencé à travailler pour mon rendu de fin d’études, et il est vite apparu que cela déborderait largement les vingt minutes allouées ! J’ai mis ce sujet de côté et je me suis consacrée à d’autres projets. Puis le Covid est arrivé, qui a mis vraiment l’accent sur le monde des travailleurs de la santé, dans le monde tout entier, ce qui m’a relancée sur ce projet, tel que je l’avais imaginé initialement, car il comporte des enjeux qui m’ont occupée pendant très longtemps.

Vous rendez hommage à l’amitié et à la solidarité féminines, à la conscience de classe des infirmières. Les femmes soignent le monde avec leurs mains. J’imagine que les femmes représentent, pour vous, un sujet politique décisif dans l’avènement d’une société indienne égalitaire ?

Je voulais m’éloigner des films, réalisés par des hommes, dans lesquels les femmes sont cantonnées au rôle de la petite amie, de la sœur... J’ai grandi dans un univers, une famille peuplée de nombreuses femmes, et c’est donc tout naturellement que la vie des femmes s’est imposée à moi comme un sujet à explorer. Je ne suis pas sûre que cela ait été un choix conscient ; j’ai juste repris les histoires dans lesquelles j’ai baigné. Et bien sûr, c’est devenu politique. Une femme qui réalise un film sur des femmes, c’est déjà politique, hélas ! (rires)

Au sein de l’industrie cinématographique indienne, un mouvement a récemment émergé pour dénoncer les abus sexuels exercés par des hommes. Pensez-vous que cela puisse être le début d’une prise de conscience plus générale en Inde, comme l’a été Me Too par exemple ?

Je l’espère ! Ce rapport (de la commission Hema sur les abus sexuels dans le cinéma indien, ndlr) est remarquable, avec la constitution du collectif féminin, le Women in Cinema Col-

« Je voulais m’éloigner des films, réalisés par des hommes, dans lesquels les femmes sont cantonnées au rôle de la petite amie, de la sœur... »



Payal Kapadia, présentait son film la semaine dernière à Luxembourg

lective basé au Kerala, qui défend les droits de toutes les femmes travaillant dans l’industrie cinématographique – pas seulement les actrices, mais aussi les maquilleuses, les costumières, les techniciennes, etc. Elles se sont serré les coudes pour que ce rapport soit publié, c’est un bel exemple de ce que l’union au féminin peut faire. J’espère que cela va opérer un changement structurel dans les lois du travail au Kerala pour les femmes, ce qui constituerait un bond formidable. Je trouve aussi très encourageant qu’il y ait eu enfin des arrestations car lorsqu’il y avait eu la vague Mee Too, dans d’autres studios indiens, il y avait eu des dénonciations de comportements abusifs restés sans suite. Au Kerala, les syndicats sont puissants depuis longtemps, il y a toute une histoire syndicale dans cet état de gauche, et donc le gouvernement y est sûrement plus enclin à embrasser ces changements. Espérons que les autres états suivront !

Dans vos films, dès *Afternoon Cloud* (2017), vous mettez en scène des amours contrariées. C’est en quelque sorte le sentiment amoureux contre l’ordre établi, comme dans les mélodrames de Douglas Sirk, par exemple. Croyez-vous que le désir amoureux puisse changer les êtres, les émanciper de l’emprise des dogmes et de la morale religieuse ?

Je pense qu’amour et révolution sont quelque peu liés (rires). Si vous n’avez pas d’amour vous ne pouvez pas nourrir des sentiments révolutionnaires. L’amour est très politique en Inde ; il l’est partout en réalité, tout dépend des privilèges que vous avez (ou non !). En Inde, l’amour est un sujet très présent pour ma génération, pour notre Zeitgeist. Notre génération éprouve une grande frustration sur la question : des jeunes qui ont des moyens financiers, qui vivent dans une forme de modernité, sont empêchés dans leurs choix amoureux, ils sont emprisonnés dans des problématiques sociales de castes. Les femmes y sont le plus exposées, en raison de l’honneur des familles, qui dépend d’elles. La femme en est la propriétaire d’une certaine façon, ce qui me met beaucoup en colère. Mes films reviennent inlassablement à cette question.

Vos films se caractérisent par un travail important sur la forme : vous recourrez notamment à des matériaux hétérogènes, comme les tableaux d’Arpita Singh dans *Afternoon Clouds*. Aussi, votre mère, Nalini Malani, est elle-même peintre et vidéaste. Quelle relation établissez-vous entre vos films et la peinture d’Arpita Singh et le travail de votre mère ?

Le travail d'Arpita, une des premières artistes féministes indiennes que j'admire beaucoup, est très différent de celui de ma mère : parfois simple en apparence, il mobilise souvent des objets du quotidien, des pots de fleurs, et j'adore quand les objets deviennent plus que ce qu'ils sont. De son travail, j'ai tiré ce principe, une naïveté presque enfantine qui recèle bien plus que ce qu'on pourrait croire. Ma mère, quant à elle, traite de beaucoup d'enjeux politiques dans son art. Ce que j'ai surtout appris d'elle, c'est qu'elle recourt à une hétérogénéité de médiums : des photocopies, peinture, estampes, vidéos... J'aime recourir aussi à une telle diversité de formes dans mon cinéma, c'est comme réaliser un patchwork, un collage. C'est une méthode que j'apprécie, comme si le film avait été réalisé sur une table de cuisine. La dimension artisanale, manuelle, m'importe beaucoup.

Votre cinéma est aussi un cinéma de la voix, de l'intime. Souvent, les voix s'autonomisent, se détachent des corps des personnages. Quel sens donnez-vous à cette disjonction entre le corps et la voix ?

La particularité du cinéma, pour moi, c'est le montage. D'images, de sons, de sons et d'images. L'esprit humain a une faculté incroyable à tirer du sens de n'importe quel montage. Nous avons beaucoup étudié le cinéma soviétique

des années 1920, Eisenstein, Poudovkine... dont on entend les noms dans mon film, comme un slogan (rires). J'y apprécie la dissociation apparente entre les éléments, alors qu'on ressent bien ce qui les unit et j'essaie de reproduire cela au cinéma. Je fais confiance au public pour trouver le sens. Moi-même en tant que spectatrice, j'aime qu'on m'offre cette latitude, cet espace pour recréer une signification. Remplir les vides avec mon savoir, avec mon expérience. J'adore cela chez Miguel Gomes, notamment dans *Tabou*, ou chez Chantal Akerman (*News from Home*, 1977), *Cléo de 5 à 7* (1962) d'Agnès Varda. Cela me libère !

Est-ce que *All We Imagine As Light* sera projeté dans les salles de cinéma en Inde ?

Grâce au Grand Prix à Cannes, j'ai trouvé un distributeur indien. Des films comme le mien passent souvent inaperçus, pas tant à cause de son sujet qu'en raison de l'économie cinématographique indienne, qui est si importante, que peu de distributeurs se risquent à faire une place à des opus comme celui-ci. Ainsi, vous avez beaucoup de films indépendants indiens que vous verrez en festival, et qui ne sont pas distribués en salles en Inde, malheureusement, alors qu'il y a tant de travaux de qualité. Il sortira donc en Inde le 8 novembre ! J'en suis très heureuse.

« En tant que spectatrice, j'aime qu'on m'offre un espace pour recréer une signification, pour remplir les vides avec mon savoir. »

Avez-vous un prochain projet de film en tête ?

Je souhaite réaliser un film sur Mumbai uniquement. Durant mes recherches pour le film précédent, j'ai découvert tant de choses passionnantes sur ma ville natale que je pourrais y consacrer beaucoup d'œuvres ; mais cela compte très cher d'y tourner. Ce film sera quelque peu différent des précédents ; ce sera probablement un thriller ! Mais on y reconnaîtra les thèmes qui me sont chers ! ●

Les femmes sont l'avenir de l'Inde

Grand Prix du jury lors de la dernière édition du Festival de Cannes, *All We Imagine as Light* paraît enfin en salles. C'est un événement. Car le film révèle tout d'abord le talent d'une jeune réalisatrice inspirée, au regard sensible et délicat. Elle est aussi politiquement engagée, à coup de références à Poudovkine et Eisenstein dans *A Night of Knowing Nothing* (2021), son précédent film, ou à travers les réunions syndicales qu'elle met en scène dans *All We Imagine as Light*, où affleure une forte conscience de classe et une sororité en acte. Tout cela avec un sens aigu de la nuance, sans esprit de chapeau ou de système, à l'image de la vie. La récompense reçue à Cannes, après la sélection de *Connan* de Bertrand Mandico à la Quinzaine des réalisateurs et celle de *Los Delincuentes* de Rodrigo Moreno dans la catégorie Un certain regard en 2023, confirme l'élan qui porte ces dernières années Les Films Fauves, le coproducteur luxembourgeois du film qui enchaîne les hits au plus haut niveau international.

All We Imagine as Light de Payal Kapadia est le premier film indien sélectionné à Cannes

Kapadia a le sens du mélodrame et met en scène des amours contrariées

depuis trente ans. Il était temps. Et pour cause : Ce film ne propose rien de moins qu'un renversement de la société patriarcale indienne, la réalisatrice ayant choisi de portraiturer trois infirmières de l'hôpital de Mumbai. Un lieu peuplé de femmes, porté à bout de bras par des femmes, et qui brasse à lui seul les nombreux défis auxquels l'Inde est confrontée : problème démographique, inégalité homme-femme, pluralité linguistique et sectarisme religieux renvoient l'image d'un pays fracturé, au bord de l'implosion. Soit l'hôpital comme symptôme de la société indienne, mais où les hommes

sont repoussés sur les bords du récit. Il ne s'agit pas d'une mise à l'écart dogmatique, qui évacuerait par principe toute participation masculine, mais un retrait par défaut. Car Kapadia a le sens du mélodrame : chacun de ses films met en scène des couples contrariés, des amours entravés par le travail (*Afternoon Clouds*, 2017), la politique (les dérives du nationalisme hindou de Modi dans *A Night of Knowing Nothing*) ou la religion. Ainsi le mari de Prabhan, personnage central interprété tout en retenue par l'actrice Kani Kusruti, équivaut à une ellipse temporelle : parti travailler en Allemagne après leur mariage (forcé), il disparaît. Anu (Dyvia Prabha) et son petit-ami doivent cacher leur relation amoureuse pour des raisons de convenance sociale (ils ne partagent la même religion). Quant à Parvaty (Chahhya Kadam) qui complète ce trio féminin attachant, elle est veuve et se démène contre les promoteurs qu'ils souhaitent l'expulser de son logement...

Dans un geste similaire qui animait Wang Bing dans *Jeunesse* (*Le Printemps*), également coproduit par Les Films Fauves, Payal Kapa-

dia met en lumière des travailleuses de l'ombre, humbles et magnifiques de dignité. Trois femmes qui soignent le monde de leurs mains et représentent les trois âges de la vie, comme s'il en était d'un seul et même destin initiatique. Jusque-là empêtré dans des déterminismes insurmontables, à l'instar de ses personnages coincés dans une existence terne, *All We Imagine as Light* bascule poétiquement vers le Sud du pays, au plus près de l'océan venteux, en guise d'ultime délivrance. Une seconde partie qui est alors accomplissement du désir. Certaines entraves se lèvent, d'étranges apparitions resurgissent, de manière surréelle ; la voix tend à s'autonomiser du corps, comme si elle voyageait ou se tenait en suspension dans l'air, circulant d'un personnage à un autre (*Tabou* de Michel Gomes est l'une des références citées par Payal Kapadia). Tout cela pour accoucher d'une image de paix et de bonheur, face à l'absolu de la mer. Sublime moment de communion, grand-petit soir auquel prennent part tous les âges, tous les sexes, et autant de passions auparavant tues. ● LM



Trois femmes qui soignent le monde de leurs mains



Interpellations du temps

IIII Lucien Kayser

Des images, fixes, mobiles, comme il sied au CNA, où Kay Walkowiak remet en question toutes représentations

Des retrouvailles, après une bonne douzaine d'années, ça ne peut aller sans une part d'incertitude, ou disons une attente où se glisse un doute ou un embarras. En l'occurrence, s'agissant d'un artiste, comment son travail a pu se développer, creusant par exemple plus profond le sillon qui était le sien, ou alors s'engageant dans d'autres voies. Kay Walkowiak avait exposé à Luxembourg, dans les échanges avec Salzbourg, en 2011. Des objets faits de lignes métalliques, appelés peut-être à tels usages, mais ceux-là étaient rarement réalisés. « Hinter jeder Offensichtlichkeit, in jedem Akt des Bedeuten, gibt es eine Bedeutungslosigkeit, die man auch als das Naheliegende bezeichnen könnte », avait commenté Jörg Oberreiter

Kay Walkowiak est de retour à Luxembourg, au CNA de Dudelange, avec une exposition personnelle intitulée *Traces of Time*. Et comme il convient à l'endroit, elle est faite essentiellement d'images, photographies, vidéos, l'artiste a donc changé de matériau, ce qui est resté, c'est une démarche radicale de questionnement. Pas étonnant de la part de quelqu'un qui a fait des études de psychologie et de philosophie, et en plus a voyagé et séjourné en Extrême-Orient. Il subsiste quand même l'un et l'autre objets, sculptures si vous voulez, en acier avec vernis sur les parois du cube à l'intérieur du Pomhouse.

Avant d'entrer, le visiteur est confronté déjà au terrifiant sujet du travail de l'artiste : le temps, ce qu'il est censé être, comment nous le ressentons, comme il est représenté. Dans telle civilisation, voilà une ligne droite où l'on ne fait qu'avancer, vers le grand soir ou le jugement

dernier. Ailleurs, c'est la répétition, et le retour cyclique nous fait redescendre dans les mêmes eaux, ou alors le temps semble arrêté, figé, dans une sorte d'éternel présent.

Traces of Time, à l'extérieur des photographies, à l'intérieur un film d'une durée de soixante minutes, autant de plans fixes, d'une minute chacun évidemment, et l'on peut suivre les aiguilles qui marquent l'égrenage des secondes. Nous sommes en Inde, chez des particuliers ou dans un magasin, semble-t-il, avec vue sur un mur plus ou moins garni, et l'horloge en question. Toutes sortes d'intérieurs, toutes sortes d'images, et au plafond, des ventilateurs souvent, avec le mouvement de leurs pales autrement rapide que l'écoulement du temps. Des fois, à travers des reflets, l'intrusion du monde extérieur, par exemple le passage des piétons.

Avec le plus gros morceau (expression choisie à dessein, vous comprendrez), nous passons, nous montons dans la cuve du château d'eau : *Rise and Fall*, dit le montage cinématographique de Kay Walkowiak à partir du cyclorama du musée d'histoire naturelle de Chandigarh, et nous quittons l'intimité et la perception individuelle du temps, dans un laps étroit, pour une durée quasi infinie, avec le développement de la vie sur terre. Les périodes se succèdent, glissent devant nos yeux, des temps géologiques au néogène et à l'apparition de l'homo erectus. Elles le font une première fois, dans des images nettes, de couleurs vives, dans un deuxième tour, elles perdent leur éclat, se fanent, s'évanouissent tout à fait, effet peut-être de l'anthropocène, de l'influence de l'être humain sur l'histoire de la terre.

CHRONIQUES DE L'URGENCE

Un candidat commissaire à contre-emploi

III Jean Lasar

Lorsque Frans Timmermans avait annoncé l'an dernier renoncer à son mandat de commissaire européen chargé de l'action climatique pour mener une coalition entre socialistes et verts lors de la campagne des législatives aux Pays-Bas, il avait été remplacé par son compatriote Wopke Hoekstra. La présidente de la Commission a annoncé cet été qu'elle souhaitait prolonger le mandat de celui-ci pour cinq ans, en ajoutant à ses responsabilités la politique fiscale. Alors que le Parlement européen se prépare à auditionner les candidats commissaires, le profil de Hoekstra fait grincer des dents.

Ce n'est pas que les collègues de Hoekstra soient des activistes intransigeants. Mais le fait que le premier ministre néerlandais, Dick Schoof, ait choisi de le renommer (alors que son parti, le CDA, affilié au PPE, n'appartient pas au gouvernement) montre bien à quel point celui qui fut ministre des finances puis chef de la diplomatie sous la direction de Mark Rutte est considéré comme compatible avec l'actuel attelage au pouvoir à La Haye, fortement teinté de climato-scepticisme.

Lors de la COP28 à Dubaï, la présidence en était assurée par le patron d'Adnoc, la compagnie pétrolière d'Abu Dhabi, ce qui avait suscité défiance et railleries. Il n'était plus nécessaire de scruter les listes de participants aux conférences annuelles du traité des Nations Unies sur le climat pour exposer l'influence des lobbies des énergies fossiles sur celles-ci, puisqu'un patron de choc, arc-bouté sur la nécessité de poursuivre l'extraction d'hydrocarbures, en dirigeait les débats. Mais en se préparant à confier pour cinq ans les choix européens en matière de climat à un ancien employé de Shell et de McKinsey, l'UE ne fait guère mieux.

La carrière de Hoekstra semble en effet le préparer davantage à un poste de CEO – pourquoi pas de Royal Dutch Shell – qu'à la tâche herculéenne d'infléchir les politiques climatiques européennes pour les rendre compatibles avec l'objectif de contenir le réchauffement de notre planète. Né en 1975, juriste, il a occupé des rôles commerciaux dans la major jusqu'en 2006, avant de rejoindre, pour dix ans, McKinsey, une firme de conseil qui n'est pas particulièrement connue pour son engagement environnemental. Élu sénateur en 2011, il allait devenir le leader du CDA puis ministre. Les positions qu'il a assumées comme ministre des Finances dénotent un attachement sans faille à la doctrine libérale et une opposition farouche à tout relâchement de la discipline budgétaire.

Lors de son audition il y a un an au Parlement européen, Hoekstra avait été éreinté par des députés de l'aile gauche. Son compatriote Bas Eickhout, des Verts, avait mis en doute sa crédibilité : « à voir votre CV jusqu'ici, vous n'avez pas vraiment été un champion climatique – et c'est un euphémisme ». Manon Aubry, membre française du groupe de gauche au PE, dénonçant un « conflit d'intérêt », avait estimé qu'il « n'y avait pas de quoi être fier ».

Hoekstra avait pourtant tenté de donner des gages. Il avait ainsi qualifié de « vraiment anti-éthique » que les grands groupes pétroliers aient connu depuis longtemps leur rôle dans le réchauffement et tout en ignorant les faits scientifiques. Il avait indiqué vouloir explorer la possibilité d'instituer une taxe sur le kérosène et s'était dit favorable à un objectif de réduction des émissions de gaz à effet de serre d'au moins 90 pour cent d'ici 2040.

Mais il y a loin de la coupe aux lèvres. Même s'il n'est pas responsable le seul de la politique climatique menée par la Commission, son bilan sur les douze derniers mois n'est pas reluisant. Le quotidien économique néerlandais *NRC* a estimé qu'il avait été « relativement invisible » durant son mandat. Il s'est surtout inquiété de voir les industriels chinois inonder les marchés européens de produits liés à la transition énergétique tels que panneaux photovoltaïques ou véhicules électriques, recommandant que l'UE s'en protège. Si une telle prise de position peut à la rigueur sembler défendable de la part d'un commissaire chargé de politique industrielle, on est en droit de se demander comment la justifier de sa part.

Madame von der Leyen a proposé d'ajouter le portefeuille de la politique fiscale aux responsabilités de Wopke Hoekstra, ce qui ne fait pas non plus l'unanimité. Il ne s'agit pas de ses remarques sur les produits chinois, mais d'une casserole qu'il traîne depuis 2009. Les « Pandora Papers » avaient alors révélé qu'il détenait des actions dans une compagnie offshore basée aux Îles Vierges Britanniques, actionnaire d'une entreprise de safaris de luxe. Par la suite, Hoekstra avait indiqué s'être défait de cette participation une semaine avant d'être nommé ministre des Finances. Sans doute un péché véniel par rapport aux mensonges éhontés d'un Jérôme Cahuzac, mais néanmoins une tache qui a de quoi alimenter le scepticisme sur son aptitude à s'acquitter avec la rigueur qui s'impose de la lutte contre l'évasion fiscale. La perspective de le voir reconduit et son portefeuille étendu n'a pas de quoi rassurer ceux qui s'inquiètent de la dérive droitière de la Commission, de moins en moins zélée sur les questions climatiques. ●

Ce qui reste de ce qu'on connaît de l'artiste, c'est une démarche radicale de questionnement

D'un musée à l'autre, lieux de représentation par excellence, des photocollages nous arrachent enfin à pareilles images et idée (trop) sérieuses, voire noires (malgré ou à cause justement de leur évanouissement). Au MNAHA, Kay Walkowiak a puisé dans la collection de céramiques, dans la production Villeroy-Boch. Et à chaque fois, il en a empilé, dans l'équilibre le plus fragile ; de l'acrobatie. Cela surprend bien sûr, cela amuse, ces montages, ces constructions, mais rappelle aussi que notre esprit ne fonctionne guère autrement pour toutes sortes de représentations. ●

Traces of Time, Kay Walkowiak, est à voir jusqu'au 21 novembre au CNA à Dudelange



De Poopst, deen ass passéiert;
De Premier war begléckt.
En ass nawell am Cercle
Vun Houfert bal erstéckt.

„Denkt un déi äermst Natiounen!“
Sou d’Ried un d’Haute Volée.
De Poopst weess, déi bezuelen
All d’Käschte vun der Stee.

Du rullt e bei de Bëschof
A bei de Kardinol.
Deen huet alt nees geglännert
Wéi Speck aus Südtirol.

Eis Kierch, déi gouf geéiert,
Mee d’Caritas verschwénnt.
Wat kann een och scho maache,
Wa PwC gewénnt?

Le Ministère de l'Éducation nationale, de l'Enfance et de la Jeunesse

se propose d'engager pour les besoins de

l'Institut national des langues Luxembourg

Un/une chargé/e de cours de luxembourgeois à tâche complète ou partielle et à durée indéterminée ou déterminée pour une entrée immédiate.

Date limite de la candidature :
14 octobre 2024

Les personnes désireuses de postuler adresseront leur candidature à Madame la directrice de l'Institut national des langues Luxembourg par courriel à candidatures@inll.lu et par courrier à l'adresse,
21, bd de la Foire
L-1528 Luxembourg.

Pour de plus amples détails veuillez consulter la page internet de l'Institut national des langues Luxembourg sous le lien suivant : www.inll.lu

Poste vacant

Le Ministère de l'Environnement, du Climat et de la Biodiversité

se propose d'engager avec effet immédiat ou à convenir pour

l'Administration de la gestion de l'eau

Un directeur (m/f)

- dont les missions principales sont :**
- Assurer la coordination et la supervision du fonctionnement et de l'organisation de l'Administration de la gestion de l'eau ;
 - Contribuer à la mise en œuvre de la politique environnementale du gouvernement luxembourgeois et conseiller le ministre ;
 - Développer la vision de l'Administration de la gestion de l'eau au regard des obligations actuelles et futures ;
 - Proposer des réformes et innovations propres à moderniser le fonctionnement et le processus de gestion ;
 - Veiller à la mise en œuvre de la stratégie de l'administration ainsi qu'à l'exécution des attributions de l'administration ;
 - Définir la politique budgétaire de l'administration ;
 - Entretenir et intensifier le contact avec les parties prenantes luxembourgeoises et étrangères ;
 - Assurer une communication en adéquation avec les objectifs d'une administration transparente et ouverte.

Le directeur (m/f) de l'Administration de la gestion de l'eau est nommé pour une période de 7 ans, renouvelable.

Le candidat au poste de directeur sera de nationalité luxembourgeoise et maîtrisera les langues luxembourgeoise, française, allemande et anglaise. Il sera titulaire d'un grade ou diplôme délivré par un établissement d'enseignement supérieur reconnu par l'État du siège de l'établissement et sanctionnant l'accomplissement avec succès d'un master ou de son équivalent.

- Le candidat idéal pourra se prévaloir des atouts suivants :**
- Savoir appliquer la législation environnementale nationale et européenne, notamment celle dans les domaines de compétence de l'Administration de la gestion de l'eau ;
 - Faire preuve de capacités managériales (stratégie, agilité, capacité à la délégation, etc) ;
 - Connaître les principes de management public, de leadership et de la gestion du changement ;
 - Savoir planifier et piloter la gestion stratégique des ressources humaines ;
 - Maîtriser la gestion budgétaire, des finances et de la comptabilité publique ;
 - Avoir des connaissances dans l'organisation et la gestion administrative des dossiers ;
 - Maîtriser les logiciels de bureautiques ;
 - Disposer d'une expérience professionnelle de 5 ans au moins en tant que cadre dans un contexte pertinent par rapport aux activités de l'Administration de la gestion de l'eau ;
 - Avoir des connaissances du fonctionnement de l'administration luxembourgeoise.

Pour de plus amples informations, veuillez consulter la vacance de poste sur *GovJobs* et, en cas d'intérêt, introduire votre dossier de candidature jusqu'au 4 novembre 2024 via courriel à rh@mev.etat.lu (Réf. : Directeur AGE).

SNHBM

Société Nationale des Habitations à Bon Marché s.a.

Avis de marché

Procédure : 01 ouverte
Type de marché : Fourniture et Pose

Date limite de remise des plis : 05.11.2024 10.00 heures
Lieu : SNHBM 2B, rue Kalchesbruck L-1852 Luxembourg
Intitulé : Lot serrurerie, réf. B13-1.
Description :

- L'exécution des travaux de serrurerie de 23 maisons unifamiliales à Esch-sur-Alzette.
- Conditions d'obtention du dossier** : Le bordereau de soumission est téléchargeable sur le Portail des marchés publics.
Réception des plis : Le jour de l'ouverture avant 10.00 heures
N°. avis complet sur *pmp.lu* : 2402187

SNHBM

Société Nationale des Habitations à Bon Marché s.a.

Avis de marché

Procédure : 01 ouverte
Type de marché : Travaux

Date limite de remise des plis : 29.10.2024 10.00 heures
Lieu : SNHBM 2B, rue Kalchesbruck L-1852 Luxembourg
Intitulé : Lot pergolas, réf. NI3-1.
Description :

- L'exécution des travaux de pergolas de 3 immeubles résidentiels et de 8 maisons bi-familiales à Niederanven.

Conditions d'obtention du dossier : Le bordereau de soumission est téléchargeable sur le Portail des marchés publics.
Réception des plis : Le jour de l'ouverture avant 10.00 heures
N°. avis complet sur *pmp.lu* : 2402196

SNHBM

Société Nationale des Habitations à Bon Marché s.a.

Avis de marché

Procédure : 01 ouverte
Type de marché : Travaux

Date limite de remise des plis : 05.11.2024 10.00 heures
Lieu : SNHBM 2B, rue Kalchesbruck L-1852 Luxembourg
Intitulé : Lot chapes, réf. R7-1.
Description :

- L'exécution des travaux de chapes de 24 maisons unifamiliales à Berg.

Conditions d'obtention du dossier : Le bordereau de soumission est téléchargeable sur le Portail des marchés publics.
Réception des plis : Le jour de l'ouverture avant 10.00 heures
N°. avis complet sur *pmp.lu* : 2402195

SNHBM

Société Nationale des Habitations à Bon Marché s.a.

Avis de marché

Procédure : 01 ouverte
Type de marché : Fourniture et Pose

Date limite de remise des plis : 08.11.2024 10.00 heures
Lieu : SNHBM 2B, rue Kalchesbruck L-1852 Luxembourg
Intitulé : Lot portes métalliques, réf. B13-2.
Description :

- L'exécution des travaux de portes métalliques d'un immeuble résidentiel à Esch-sur-Alzette.

Conditions d'obtention du dossier : Le bordereau de soumission est téléchargeable sur le Portail des marchés publics.
Réception des plis : Le jour de l'ouverture avant 10.00 heures
N°. avis complet sur *pmp.lu* : 2402203

Ministère de la Mobilité et des Travaux publics
Administration des Ponts et Chaussées
Division des Ouvrages d'Art

Avis de marché

Procédure : 13 européenne négociée
Type de marché : Travaux

Date limite de remise des plis : 27.11.2024 10.00 heures

Lieu : Ministère de la Mobilité et des Travaux publics
Administration des Ponts et Chaussées
Division des Ouvrages d'Art
41-43, bd G-D Charlotte
L-1331 Luxembourg

Intitulé : OA7001 et OA7002

Description :

- Extension et réaménagement du P&R Frisange – Lot 2 : Bâtiments P&R (OA7001+OA7002).

- Critères de sélection** :
Critères de sélection (extrait non exhaustif) pour être considérés lors de l'examen des offres les soumissionnaires devront :
 - Pour l'équipe conception :
 - Chiffre d'affaires annuel minimum dans le métier concerné pour les trois (3) derniers exercices légalement disponibles pour l'entièrete de l'équipe conception : 2,75 mio. euros ;
 - Effectif minimum annuel en personnel pendant les trois (3) dernières années pour l'entièrete de l'équipe conception : 20 personnes.
 - Pour l'équipe exécution :
 - Chiffre d'affaires annuel minimum dans le métier concerné pour les trois (3) derniers exercices légalement disponibles pour l'entièrete de l'équipe exécution : 20 mio. euros ;

- Effectif minimum annuel en personnel pendant les trois (3) dernières années pour l'entièrete de l'équipe exécution : 215 personnes.

Conditions d'attribution: sur base du meilleur rapport qualité/prix, qui est évalué sur base de critères d'attribution comprenant les aspects qualitatifs, environnementaux et sociaux [loi article 35, (2) c)] énumérés au dossier de soumission/d'appel d'offre conformément à l'article 35 (5) de la loi du 8 avril 2018 sur les marchés publics (telle qu'elle a été modifiée).

Modalités visite des lieux/réunion d'information :
Pas de visite des lieux.

Conditions d'obtention du dossier : Les intéressés peuvent retirer les documents de soumission gratuitement sur le Portail des Marchés Publics (*www.pmp.lu*).

Réception des plis : La remise électronique est obligatoire.

- Autres informations** :
 - La remise d'un DUM Délai global pour les phases « Etudes de conception » et « Etudes d'exécution » : 240 jours ouvrables.
 - Délai exécution du chantier : 640 jours ouvrables E est obligatoire.

Principales caractéristiques du marché :
Design&Build pour deux bâtiments P&R :

- Pilotage et coordination générale
- Études de conception (MIGC, MIGT, ARCHI)
- Études d'exécution (MIGC, MIGT, ARCHI)
- Études spécifiques
- Construction des bâtiments P&R
- Élaboration des plans de gestion et d'un programme d'exploitation

Début prévisible du marché : mars 2026

N°. avis complet sur *pmp.lu* : 2401756

La ministre de la Mobilité et des Travaux publics, Yuriko Backes

d'Lëtzebuenger Land

Fondé en 1954 par Carlo Hemmer, édité par Leo Kinsch de 1958 à 1983. Hebdomadaire politique, économique et culturel indépendant paraissant le vendredi. Publié par les Éditions d'Letzeburger Land s.à r.l., R.C. B 19029,N° TVA LU 12 12 40 22. La reproduction des articles et illustrations est interdite sans l'accord écrit de l'éditeur. **Gérant** Stephan Kinsch (485757-1; land@land.lu). **Rédacteur en chef** Peter Feist (485757-24; pfeist@land.lu), **Rédaction** France Clarinval (485757-26; fclarinval@land.lu), Luc Laboulle (485757-28; llaboulle@land.lu), Stéphanie Majerus (48575735; smajerus@land.lu), Sarah Pepin (48575736; spepin@land.lu), Pierre Sorlut (485757-20; psorlut@land.lu), Bernard Thomas (485757-30; bthomas@land.lu), **Mise-en-page** Pierre Greiveldinger (485757-34; pgreiveldinger@land.lu), **Photos** Sven Becker (485757-36; sbecker@land.lu), **Administration et publicité** Zoubida Belgacem (485757-32; zbelgacem@land.lu) **Édition et rédaction** 59, rue Glesener L-1631 Luxembourg **Courrier** Boîte postale 2083, L-1020 Luxembourg **Téléphone** 485757-1 **Fax** 496309 **E-mail** land@land.lu **Internet** www.land.lu **Twitter** @Letzland **Facebook** d'Lëtzebuenger Land **Instagram** letzeburger_land **Impression** Editpress S.A. **Prix par numéro** 6,00 € **Abonnement annuel** 200,00 € **Abonnement étudiant/e** 95,00 € **Compte en banque** CCPLULL : IBAN LU59 1111 0000 5656 0000

Rückkehr einer Erotik-Ikone

IIII Marc Trappendreher

Der Erotikfilm erlebte 1974 mit *Emmanuelle* unter der Regie von Just Jackin einen Höhepunkt. Mit Schauspielerin Sylvia Kristel besetzt und nach dem Roman von Emmanuelle Arsan wurde dieser Film bei seinem Erscheinen kontrovers diskutiert. Der 34-jährige Just Jackin war eigentlich Modefotograf. Es war sein erster Film, der Mitte der Siebzigerjahre den Softporno, dessen Aufkommen zeitgleich verlief, salonfähig machte.

Freilich sorgte der Kinostart von *Emmanuelle* in der noch von konservativen Moralvorstellungen geprägten Welt 1974 für einen Skandal. Die Verfilmung des gleichnamigen erotischen Bestsellers von Emmanuelle Arsan aus dem Jahr 1959 griff Ideen von Emanzipation und sexueller Freiheit wieder auf und machte die damals noch unbekannte Hauptdarstellerin Sylvia Kristel zur Ikone. Das Bild der jungen Niederländerin mit Kurzhaarfrisur und Perlenkette im Pfauenstuhl stand bald weltweit für eine neue Form der Freizügigkeit im Kino, die die kollektive Fantasie der gesamten Welt einfing: Erzählt wird von einer jungen Frau, Emmanuelle, die mit ihrem Mann, einem französischen Diplomaten, in Bangkok lebt und sich auf freizügige sexuelle Abenteuer mit mehreren Partnern und Partnerinnen begibt. Die Empfindungen möglichst direkt auf die Leinwand zu bringen, zeichnete *Emmanuelle* besonders aus. Diese gefühlsbetonte Befreiung, die sich in den Kontext der sexuellen Revolution und des Aufkommens der Anti-Baby-Pille einschrieb, beeinflusste zahlreiche spätere Erotikfilme nachhaltig.

Die Schriftstellerin Emmanuelle Arsan, die Wurzeln in Thailand hat, wählte die Großstadt Bangkok als Handlungsort mit Bedacht. Auch der Film weiß die Kulisse in seiner Bildsprache prägnant einzusetzen: Das Bangkok der 1970er Jahre wird in *Emmanuelle* als eine aufregende und pulsierende Metropole gezeigt, die sowohl den Blick auf das Land als auch auf dessen Zukunft verändert: Die Szenen des schwimmenden Marktes oder die Bilder entlang des Kanals oder des Wasserfalls im Khao Yai befeuerten die Wahrnehmung Thailands als attraktives Reiseziel, das aus westlicher Sicht zu einem exotischen Hintergrund wurde, vor dem die junge Emmanuelle frei über ihren eigenen Körper zu verfügen lernt. Pierre Bachelet untermalte die Bilder mit süßlicher Filmmusik, um die Szenerie vollends in einer schwülstig-dichten Atmosphäre aufgehen zu lassen. Die damalige Lockerung der Sitten wird aus heutiger Sicht aber nicht nur als liberal aufgefasst, sondern mitunter auch als frauenfeindlich und fragwürdig; die neu entdeckte Freizügigkeit des Films sei nur ein Vorwand, um sexualisierte Gewalt zu zeigen.

Nun hat fünfzig Jahre später die französische Filmemacherin Audrey Diwan den Klassiker neu verfilmt. Die Exposition ihres Films beschwört einen direkten Rückverweis auf eine Kultszene

Zuvorderst geht es Audrey Diwan in ihrer Neuverfilmung von Emmanuelle um eine entschiedene Abkehr vom Originalfilm und um dessen Aktualisierung

des Vorgängers, ansonsten hat das Remake mit dem Original nicht mehr viel gemein: Emmanuelle (Noémie Merlant) ist als Hotelinspektorin tätig und reist durch verschiedene asiatische Länder. Den Schauplatz Bangkok gibt die Neuverfilmung zugunsten Hongkongs auf, wo Emmanuelle im Rosefield Palace, einem großen Luxushotel, logiert und sich einer Reihe sexueller Abenteuer hingibt.

In Audrey Diwans Erstlingswerk *L'èvenement*, das 2021 den Goldenen Löwen bei den Filmfestspielen von Venedig gewann, durchkreuzt eine ungewollte Schwangerschaft die Zukunftspläne einer jungen Studentin, die sich auf ihre Abschlussprüfung vorbereitet. Im Zentrum des Films steht der Vorgang einer blutigen Abtreibung, der die Entscheidungslast und die Zwänge junger Frauen in der Gesellschaft schmerzlich vor Augen führen soll und die Aktualität



und Intensität dieses Spielfilmdramas im Wesentlichen bestimmt.

In ihrem zweiten Film zeigt Audrey Diwan nun die Suche einer Frau nach ihrer eigenen Sexualität, die auch eine Kritik am Rollenbild der Frau in der heutigen kapitalistischen Gesellschaft sein möchte. Zuvorderst geht es der Filmemacherin demnach um eine entschiedene Abkehr vom Originalfilm und um dessen Aktualisierung. Dafür spricht allein schon, dass Emmanuelle in dieser Verfilmung nicht im Schatten eines einflussreichen Mannes steht, der sie beständig als Sexualobjekt preist, sondern selbst in der Machtposition ist: Sie ist eine Qualitätsprüferin; sie spricht Urteile aus; ihren Einschätzungen unterliegen Schicksale. Das Thema der Macht durch Überwachung führt der Film beiläufig in der Funktion Emmanuelles als Aufseherin mit; die vielen Kamerabilder im Hotel sind in dieser Hinsicht vielsagend. Weniger geht es jedoch um die Darstellung weiblicher Lust, sondern mehr um die Exemplifizierung weiblicher Kontrolle und Dominanz. Nicht so sehr fokussiert Diwan eine schwülstige Atmosphäre des Begehrens, wie sie Jackin betrieb, sondern ein Machtgeflecht, in dem die Frau während des Liebesspiels an Einfluss gewinnt. Drei Sex-Szenen strukturieren die Neuverfilmung, in der Emmanuelle aus einer passiven Rolle in eine Position der aktiv Anweisenden tritt. Auch Noémie Merlants distanziert-kaltes Schauspiel hat an diesem wesentlichen Differenzkriterium zur Vorlage erheblichen Anteil. Stets unnahbar, achtet die Schauspielerin auf die Reduktion: keine Regungen in Mimik und Gestik, keine Gefühlsausbrüche. Dazu kommt eine Hochglanzästhetik in steril-kalten Interieurs, die viel von der

bunten Farbkulisse des Originals vermissen lässt. *Emmanuelle* behauptet seine Erotik mehr, als dass sie wirklich spürbar würde.

Der Erotikfilm hat im Spannungsfeld zwischen Sex- und Pornofilm kontinuierlich neue Facetten und Ausprägungen angenommen, um seine Kunstfertigkeit und seine ästhetischen Reize zu erhalten. Die reine Skopophilie, die Befriedigung der Schaulust seines Publikums, ist nicht der erste Ansatz, den die Neuverfilmung verfolgt. Mit Blick auf die heutige Verfügbarkeit von Pornos im Internet scheint dieser Anspruch für Audrey Diwan nahezu obsolet. Diwan betrachtet die sexuelle Freizügigkeit ihrer Heldin mehr aus der kühlen Distanz, ähnlich wie die niederländische Regisseurin Halina Reijn ihre Hauptdarstellerin Nicole Kidman in *Babygirl* beschaut. Die Neuverfilmung findet indes keinen Fixpunkt, um die emotionale Welt der Frau greifbar zu machen. Die mäandernde Handlung mag dem mitunter ziellosen Suchen der Protagonistin entsprechen; einer Suche, die aber keinen Fokus gewinnt. Mehr erzählt *Emmanuelle* von dem Absterben des Affekts im kapitalistischen System der modernen Welt. „À notre époque, il me semble que la jouissance est totalement liée à l'impératif de performance, au sens capitaliste du terme. Il faut rentabiliser, optimiser, profiter“, beschreibt die Filmemacherin ihren Anspruch. So scheinen weder die Arbeit als Qualitätsprüferin noch die sexuellen Erlebnisse, denen sie nachspürt, dieser neuen Emmanuelle wirklich Befriedigung zu verschaffen. Das kann man spannend finden und spannend inszenieren. Aber der Film stellt diese Frage eigentlich nur ansatzweise und wiederholt Stereotypen, die schon weithin bekannt sind. ●

AVIS

SNHBM

Société Nationale des Habitations à Bon Marché s.a.

Avis de marché

Procédure : 01 ouverte

Type de marché : Travaux

Date limite de remise des plis : 05.11.2024 10.00 heures

Lieu : SNHBM 2B, rue Kalchesbruck L-1852 Luxembourg

Intitulé : Lot plafonnage, réf. R7-1.

Description : – L'exécution des travaux de plafonnage de 24 maisons unifamiliales à Berg.

Conditions d'obtention du dossier : Le bordereau de soumission est téléchargeable sur le Portail des marchés publics.

Réception des plis : Le jour de l'ouverture avant 10.00 heures.

N°. avis complet sur [pmp.lu](#) : 2402215

SNHBM

Société Nationale des Habitations à Bon Marché s.a.

Avis de marché

Procédure : 01 ouverte

Type de marché : Travaux

Date limite de remise des plis : 05.11.2024 10.00 heures

Lieu : SNHBM 2B, rue Kalchesbruck L-1852 Luxembourg

Intitulé : Lot revêtement de sol, réf. R7-1.

Description : – L'exécution des travaux de revêtement de sol de 24 maisons unifamiliales à Berg.

Conditions d'obtention du dossier : Le bordereau de soumission est téléchargeable sur le Portail des marchés publics.

Réception des plis : Le jour de l'ouverture avant 10.00 heures.

N°. avis complet sur [pmp.lu](#) : 2402214

L'injuste prix

IIII Cyril B

La reformation du groupe Oasis a eu pour effet direct la ruée sur les places de leurs prochains concerts. Le risque que les deux frères déterrent de nouveau la hache de guerre, combinée à la normalisation des tarifs délirants pour des manifestations sportives ou musicales, ont entraîné un emballement de l'algorithme « dynamic pricing » qui détermine les tarifs des places de façon dynamique, un peu trop dynamique sans doute. La plate-forme particulièrement en forme a ainsi proposé des prix stratosphériques, dépassant les 500 euros ! Pour écouter *Wonderwall* ! Même la ministre britannique de la Culture s'en est émue.

Dans un monde un peu moins fou, on pourrait imaginer que le prix des biens de consommation courante correspondrait environ à la somme des coûts de revient (ici : le cachet), de promotion et de distribution, augmentée d'une marge commerciale raisonnable. Ce n'est évidemment pas le cas : on vend au prix auquel on suppose que l'acheteur est prêt à payer. Après tout, c'est ce qui vaut depuis longtemps pour une maison, une œuvre d'art, ou plus généralement n'importe quel objet mis aux enchères ou proposé au souk de Marrakech. Mais ce sont des prix par nature négociables. Pour un billet d'avion, également,

il n'y a rien de vraiment révoltant à ce qu'un touriste qui a réservé six mois à l'avance paye la moitié du prix demandé à la personne qui se décide au dernier moment, et qui attache plus d'importance à la disponibilité du billet qu'à son prix. En revanche, quand on se retrouve avec des billets de train de première classe moins chers que ceux de seconde classe, car ces derniers sont plus largement demandés, c'est qu'il commence à y avoir des grumeaux dans le potage.

À l'origine, la discipline connue sous l'expression « yield management » était destinée aux entreprises de services afin de déterminer quel prix fixer pour maximiser le revenu à tirer d'un hôtel ou d'un avion. Par exemple, si vous avez cent places, vaut-il mieux toutes les vendre à 100 euros pièce ou se contenter d'en vendre seulement 80 mais à 120 euros quitte à avoir vingt pour cent d'invendus ? Après un rapide calcul, vous vendez évidemment vos 80 billets au prix fort mais plutôt que de rester le reste sur les bras, vous les mettez ensuite en vente à 60 euros pour les écouler quand même. Ou à 150 euros s'il vous reste suffisamment de temps. Ou tout autre prix que vous pensez qu'un nombre – même réduit – de personnes est prêt à payer.

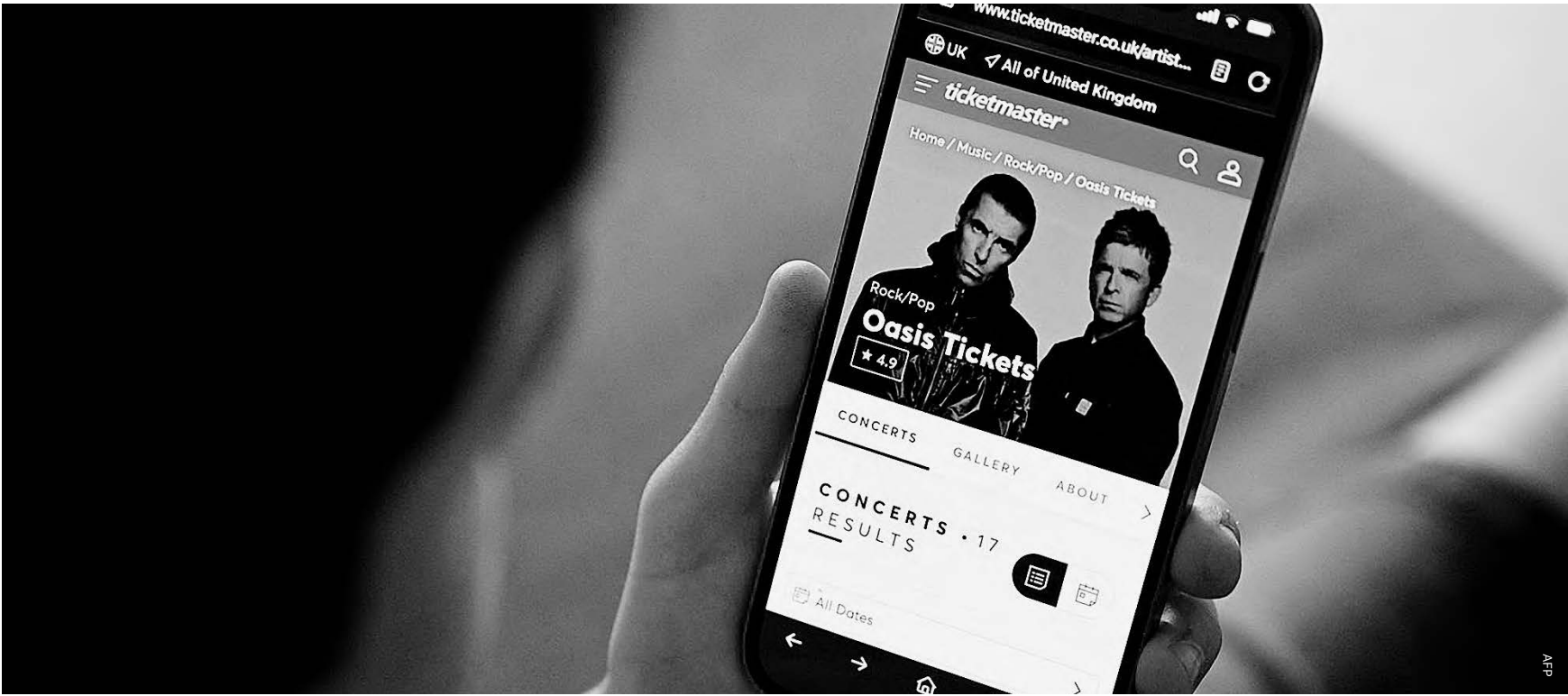
On imagine bien qu'en ajoutant un peu de nouvelles technologies et une bonne dose d'appât du gain, le système est désormais voué à partir en dérapage incontrôlé. En effet, vus les tarifs de l'immobilier, on peut comprendre que les spéculateurs se rabattent sur les Pokémon rares ou les billets de Taylor Swift. Du coup, on ne sait plus trop si c'est la rareté qui fait monter les prix, ou la perspective d'une revente avec plus-value qui engendre la pénurie. Certains vendeurs de sneakers ont ainsi mis en place des « raffles », autrement dit des loteries, dont les heureux gagnants remportent l'immense privilège de payer 500 euros pour des chaussures qui ne sortiront pas de leur boîte. Il y a fort à parier que les personnes qui voulaient acheter des places pour les frères Gallagher n'étaient pas toutes des fans du groupe de Manchester (surtout pas de leurs cinq derniers albums).

Reste à savoir si cette pratique peut s'étendre à d'autres produits. Tous les supermarchés proposent des pots de yaourt à tarif réduit quand on se rapproche de la date limite de consommation. On s'attend également à des réductions sur les prix des vêtements pendant le Mantelsonndeg ou sur les prix des voitures pendant l'auto-festival. Mais serait-il socialement acceptable que les boulangeries augmentent le prix des viennoiseries le dimanche matin ? Que les restaurants offrent un menu moins cher à ceux qui viennent à plus de trois et arrivent avant 19h30 ? Que l'essence ou les péages autoroutiers coûtent moins cher en semaine que le week-end ? Que les cinémas différencient les tarifs des films en fonction de leur succès ? Et, finalement, pourquoi pas que notre propre rémunération soit soumise à des algorithmes qui détermineraient si nous sommes vraiment aussi indispensables que nous le souhaiterions... ●

land

04.10.2024

Jusqu'à quel prix les fans sont-ils prêts à payer ?



ÜBERSCHNEIDUNGEN

Siebenbürgen

Dass der Mann der ehemaligen Kulturministerin und Europaabgeordneten



Erna Hennicot-Schoepges, Lucien, gut kochen kann, erfährt man in Hermannstadt (Sibiu). Das jedenfalls erwähnt die Chefredakteurin Beatrice Ungar der *Hermannstädter Zeitung*, die wie das *Land* jeden Freitag erscheint (Foto). Die Auflage der Zeitung beträgt 2 100 Exemplare, drei werden nach Luxemburg verschickt und insgesamt etwa 40 Prozent ins Ausland. In dem Buch *Von Schubert bis Praid: Leseproben einer*

Seelenverwandtschaft ging Beatrice Ungar gemeinsam mit der CSV-Politikerin Querverbindungen zwischen Siebenbürgen und Luxemburg nach. Als sich die beiden Frauen zur Zusammenarbeit an dem Buch in Walferdingen trafen, bekochte sie der Mann der Politikerin. Ihr CSV-Parteikollege Jean-Claude Juncker wählte als EU-Kommissionspräsident Sibiu 2019 als Austragungsort eines EU-Gipfels. Aus „rein

luxemburgischen Gründen“ habe er sich für diese Stadt entschieden: „Ich wollte der historischen Propaganda der Deutschen ein Ende setzen, die behaupteten, dass es die Sachsen waren, die Siebenbürgen bevölkerten. Das ist falsch, das war die erste Fake News der Geschichte. Die Luxemburger waren die ersten“, sagte Juncker gegenüber dem rumänischen Sender *Digi24*. Problemlos unterhalte er sich mit dem aus Sibiu

stammenden rumänischen Präsidenten Klaus Iohannis auf Luxemburgisch. Die Autorin dieser Zeilen machte vergangene Woche ebenfalls den Sprachentest in der Erasmus-Buchhandlung in Sibiu. Denn im Garten des Ladens saßen drei siebenbürgische Rentner aus Michelsberg. Resultat: Tatsächlich ähneln sich Wörter aus dem siebenbürgisch-sächsischen und dem luxemburgischen Dialekt, wie *schwéier* oder *lounen*. Äquivalent sind

beide Sprachen jedoch nicht. Besonders verschieden sind sie wiederum auch nicht, denn Beatrice Ungar hat das Theaterstück *Speck* von Claudine Muno diesen Frühling vom Luxemburgischen ins Rumänische übersetzt. Am ersten Oktober findet zudem eine akademische Woche über Sprache und Sagen in Siebenbürgen statt, deren Motto lautet: *Et wor emol* – kaum möglich, einen moselfränkischer klingenden Titel zu finden. SM